

Mathieu Bietlot
Marine Declève
Arnaud Idelon
Sébastien Paule
Chloé Salembier
Caroline Senez
Carmelo Virone (dir.)

ESPACES PARTAGÉS, DU TRAVAIL À LA FÊTE

Éditions Smart | Les cahiers | 2019

Smart

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION CARMELO VIRONE	P. 5
1 — CES ESPACES OÙ L'ON TROUVE CE QUE L'ON NE CHERCHAIT PAS SÉBASTIEN PAULE	P. 9
2 — LAVALLÉE: LES COMPOSANTES D'UN ÉCOSYSTÈME CARMELO VIRONE, À PARTIR D'UN ENTRETIEN AVEC PIERRE PEVÉE	P. 15
ÊTRE RÉSIDENT À LAVALLÉE TROIS ENTRETIENS PAR CARMELO VIRONE	P. 24
3 — TIERS-LIEUX D'ÉCONOMIE SOCIALE À BRUXELLES TROIS MANIFESTES SOCIO-SPATIAUX D'UNE RECHERCHE DE TRANSITION MARINE DECLÈVE ET CHLOÉ SALEMBIER	P. 31
4 — MONTPELLIER: LA HALLE TROPISME AU CŒUR D'UN QUARTIER EN DEVENIR ENTRETIEN AVEC JORDI CASTELLANO ET VINCENT CAVAROC, PAR SÉBASTIEN PAULE	P. 41
5 — DE L'INFLUENCE DU DESIGN DANS LA CRÉATION D'UN TIERS-LIEU: L'EXEMPLE DU BAZAAR ST-SO À LILLE	P. 53
6 — DYNAMOCOOP: UN CONTRAT D'OCCUPATION ARTISTIQUE DURABLE MATHIEU BIETLOT	P. 63
7 — LA KOP: DYNAMIQUE ET USAGES D'UN ESPACE DE TRAVAIL PARTAGÉ MARINE DECLÈVE	P. 73
8 — TIERS-LIEUX CULTURELS: LA FÊTE À L'ŒUVRE ARNAUD IDELON	P. 87
LES AUTEURS	P. 98

Les Cahiers de SMart rassemblent des études critiques destinées à fournir des outils de réflexion sur le travail aujourd'hui, en particulier chez les freelances de toutes disciplines, et sur la problématique de la coopération.

Cette collection est publiée sous licence Creative Commons avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, qui subventionne l'APMC Smart.

Toutes nos analyses d'éducation permanente sont disponibles sur le site www.smartbe.be, onglet « publications ».



Bruxelles, entrée de la Kop.
Photo : Maxime Delvaux.



INTRODUCTION

MUTUALISATION, RÉCIPROCITÉ, DURABILITÉ

CARMELO VIRONE

Bruxelles, LaVallée, nouveaux espaces.
Photo : photo Joëlle Lê.

La reconversion de friches industrielles en espaces partagés voués au travail créatif devient un classique des politiques de développement territorial. Cette évolution correspond à une mutation survenue dans l'organisation du monde du travail. L'entreprise traditionnelle concentrant entre les murs de son enceinte tout le personnel, les machines et le matériel dont elle avait besoin a en partie cédé la place à des principes d'organisation plus mobiles, en particulier quand les ressources reposent essentiellement sur les capacités humaines et numériques. De tels dispositifs permettent de lutter contre l'isolement en favorisant un esprit communautaire et la création de nouvelles solidarités.

Voici plusieurs années déjà que le développement d'espaces partagés fait partie des enjeux premiers de Smart, en tant que projet propre ou en collaboration avec d'autres structures. Il s'agissait de répondre aux besoins exprimés par les membres de disposer d'environnements de travail qui leur permettent de développer leur activité professionnelle en pleine autonomie tout en évitant d'être confrontés à l'isolement, à la grise solitude qui guette le freelance. C'est ainsi qu'après avoir ouvert notamment les Tanneurs à Liège, le Belneux à Mons, le centre LaVallée et la KOP à Bruxelles, la coopérative s'est associée à l'aménagement de la Halle Tropisme, inaugurée à Montpellier en janvier 2019. Elle joue en outre un rôle moteur à Lille dans le vaste projet de réaffectation d'une ancienne gare de marchandises qui doit conduire, au printemps 2020, à l'inauguration du Bazaar St-So et ses 5000 mètres carrés dédiés à l'économie créative.

Il était temps pour nous de faire le point sur ces initiatives, en nous appuyant sur des expériences concrètes menées en France et en Belgique et en nous efforçant de varier les angles d'attaque, de manière à appréhender le phénomène dans ses principales dimensions.

Il nous a paru nécessaire à cet effet de rencontrer les responsables de quelques-uns de ces lieux, ainsi que plusieurs résidents de LaVallée. Nous les remercions chaleureusement pour le temps qu'ils nous ont accordé et pour les documents photographiques que certains nous ont aimablement procurés.

À l'évidence, c'est un principe de mutualisation qui préside à l'instauration de ces projets immobiliers singuliers. Une mutualisation qui peut se dédoubler en

coopération économique pour l'acquisition collective d'un immeuble, comme on le voit avec l'exemple de Dynamo^{Coop} à Liège.

Dans ces lieux mutualisés, il ne s'agit pas seulement de partager un environnement de travail ou des moyens techniques, comme dans n'importe quelle plateforme de coworking, mais de participer activement à l'élaboration de Communs où vivre ensemble, au quotidien ou lors d'événements festifs, compte autant que travailler en pleine autonomie. S'il importe en effet de sortir de la précarité individuelle par la mutualisation de ressources, la fête – et ses dépenses ludiques – joue un grand rôle dans la fédération des communautés, comme on le verra dans le chapitre qui explore cette dimension.

Il est frappant de constater, au fil des témoignages, à quel point ces lieux favorisent les échanges fondés sur la réciprocité – échanges de savoirs, de savoir-faire, de services de tous ordres, dans des logiques de dons et contre-dons qui tranchent heureusement sur la stricte économie de marché.

On voit aussi comment ces projets s'inscrivent tout naturellement dans une perspective de développement durable, faisant parfois de la récupération un art très savant d'accommoder les restes pour répondre aux appétits, aux besoins d'aujourd'hui. Ces aménagements, opérés souvent avec peu de moyens et un grand sens du recyclage, engendrent une esthétique particulière, certes parfois hétéroclite, mais presque toujours très chaleureuse, aux antipodes des locaux aseptisés chers aux entreprises high tech.

Il sera souvent question d'écosystèmes dans les pages qui suivent. C'est une manière de souligner que ces lieux tiers – entre intimité domestique et sociabilité dictée par les relations professionnelles – relèvent avant tout de pratiques vivantes et connaissent un développement quasi organique, au gré des subtiles interactions à travers lesquelles les communautés se constituent.



1 — CES ESPACES OÙ L'ON TROUVE CE QUE L'ON NE CHERCHAIT PAS

SÉBASTIEN PAULE

Exercice d'ostéopathie à la Halle Tropisme.
Photo : Julien Moreno.

La sérendipité, c'est l'expérience d'heureuses coïncidences. C'est ce que l'on peut être amené à vivre en pratiquant ces espaces de travail partagés que l'on nomme souvent tiers-lieux. Ces dernières années, les projets de lieux se multiplient faisant planer un double risque, standardisation et marchandisation, qui viendrait ruiner cette promesse de chaos contrôlé.

L'irruption des tiers-lieux dans le paysage provient de plusieurs éléments de contexte. Pour n'en retenir que deux, citons l'évolution du monde du travail et la transformation numérique, qui induit le besoin de nouvelles sociabilités.

Ces lieux souvent réunis sous l'appellation de « Tiers-lieux » sont très disparates. Cependant, quelques éléments permettent de les caractériser : une volonté de gouvernance plus partagée, des organisations agiles, des modèles économiques hybrides et un rapport étroit à leur territoire d'inscription.

Ces territoires donnent souvent à ces lieux des missions que peu d'acteurs ont jusque-là menées à bien : générer la transversalité, faire cohabiter des publics différents, favoriser le mieux vivre ensemble...

Dans cette voie, les tiers-lieux deviennent parfois la chambre d'écho de l'organisation de la société civile, des espaces d'engagement, de participation et de mise en circulation de savoirs et savoir-faire, des espaces d'expérimentation de nouveaux usages et de la ville de demain. Mais derrière cette vision idyllique, le tableau est plus fragile. En effet, si les intérêts des parties prenantes sont clairs, ils n'en sont pas tous pour autant collectifs et solidaires. Les acteurs sociaux ou culturels occupent ces sites en toute légalité et pour un loyer modéré. Les artistes en manque d'espaces de travail y trouvent refuge. Les autorités voient dans ces initiatives un modèle tendance. Et les promoteurs immobiliers raffolent désormais de ces « occupations temporaires » : en mettant à disposition leurs espaces vacants, les groupes immobiliers s'épargnent les frais de gardiennage, empêchent l'intrusion de squatteurs, bichonnent leur image et voient parfois la valeur de leur foncier gonfler.

Mais sans la maîtrise du foncier, ces projets sont éphémères et profitent à ceux qui détiennent les mètres carrés et qui vont l'exploiter au-delà du temporaire. Pire, les acteurs du foncier flairent le marché et prennent parfois la place des collectifs événementiels, sociaux ou culturels en essayant de dupliquer ces « concepts modélisés », en réalisant de tiers-lieux standardisés : des lieux, mais

sans « tiers ». Car il ne faut pas oublier qu'au-delà du lieu, ce qui donne sa force à ce mouvement c'est le terme « tiers », qui le rapproche de l'économie sociale, d'une économie tierce, ni publique, ni privée. Cette troisième voie porte dans son ADN la coopération, la mutualisation et la participation.

Le tiers-lieu n'est peut-être pas l'avenir de l'Économie sociale et solidaire, mais il en est consubstantiel. En France, le législateur a même promulgué le statut juridique idoine pour le tiers-lieu, celui de Société Coopérative d'Intérêt Collectif (SCIC), qui permet d'associer plusieurs parties prenantes (dont les acteurs du territoire) à un projet économique et social.

Pour continuer à isoler les mots, qu'est-ce que ce lieu, sinon plutôt un milieu ? Le futur du travail ? C'est avant tout un écosystème, donc un milieu, propice aux rencontres à l'inattendu, où des compétences diverses se complètent. Le futur du travail, c'est donc en partie un lieu et un milieu.

Mais le plus grand apport des tiers-lieux, ce sera peut-être d'avoir développé et réintroduit deux éléments essentiels pour la société d'aujourd'hui :

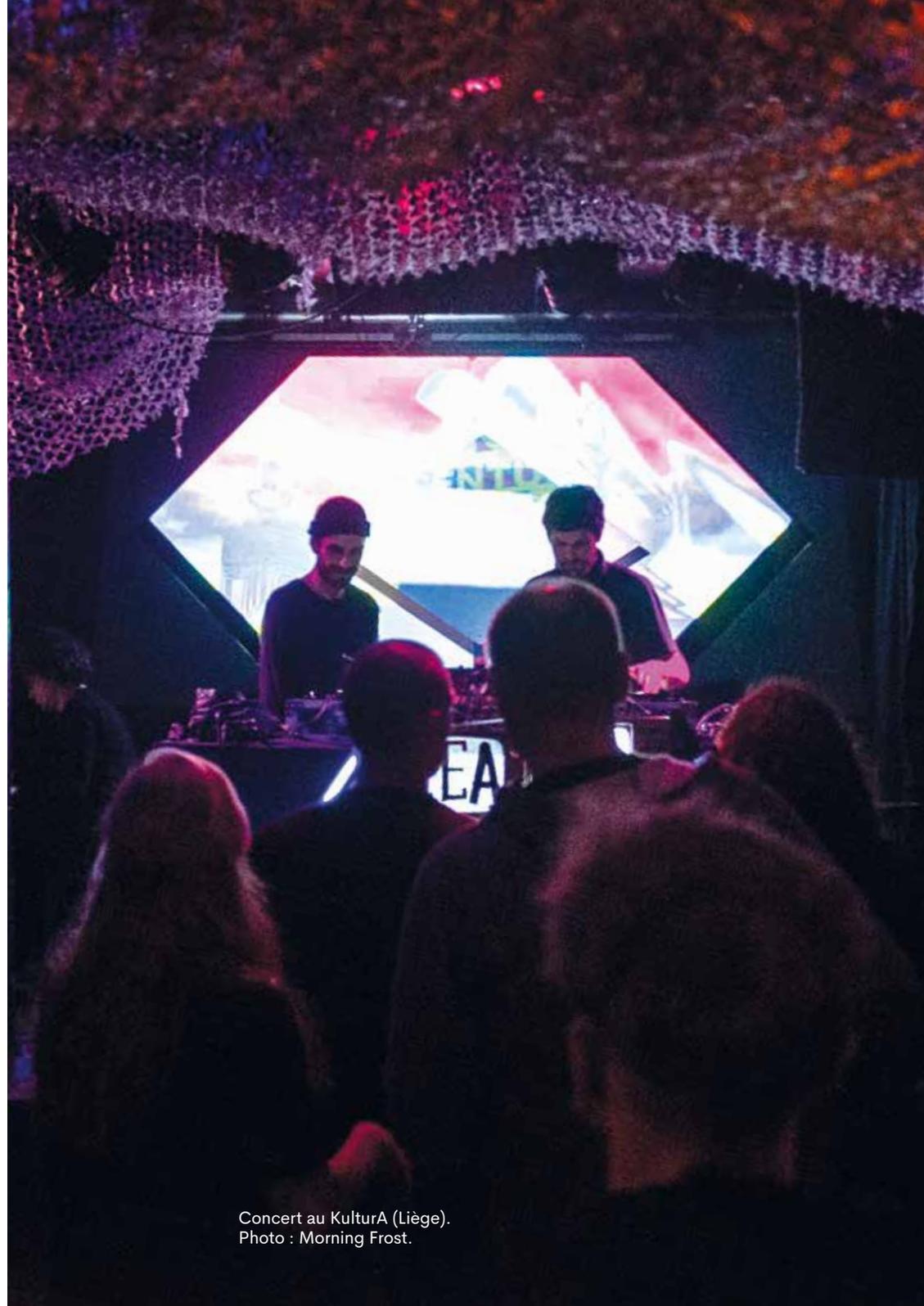
- D'abord, ils lancent voire remodelent des métiers qui avaient pour partie émergé avec les débuts du numérique sur les territoires, des métiers essentiels au-delà de ces lieux, car ils visent à faciliter la coopération, apporter la convivialité, générer la confiance, bref « mieux vivre ensemble ». De nouvelles fonctions apparaissent comme celles de tiers veilleurs, qui restent attentifs à la qualité de l'intelligence collective sur le lieu, de forgeurs numériques ou de managers de ces nouveaux espaces.
- Ensuite, ces lieux sont des espaces physiques de sérendipité, de chaos contrôlé. Leur but est, au fond, de favoriser l'interaction des personnes. L'innovation sociale que l'on pourrait qualifier ici de chanceuse est souvent le fruit de rencontres et de connexions imprévisibles dans un lieu physique.

Raison supplémentaire de dénoncer la standardisation et marchandisation des tiers-lieux. C'est justement lorsque leur vocation est fluctuante et varie selon les grappes d'acteurs que les projets les plus inattendus peuvent y naître. Ces lieux se doivent de résister à la commande. Ainsi, les gouvernances devront s'inventer autour des intérêts et objets communs des partenaires (on en revient ici à la SCIC évoquée plus haut). Par un effet de sérendipité, les compétences réunies produisent ce qu'une école, une médiathèque ou une association n'aurait su produire seule, car chaque espace est tenu de rendre des comptes sur un service attendu et non sur de l'innovation.

SMART ET LES TIERS-LIEUX ?

Engagé dans l'accompagnement des mutations du travail, Smart s'est positionnée sur ces espaces partagés pour mettre en œuvre le besoin de ses membres et parce que ces espaces, répondent aux aspirations des travailleurs autonomes, évitent l'isolement, favorisent le pair-à-pair et les interactions. À travers eux, Smart défend deux axes :

- Une dimension pragmatique : les tiers-lieux sont des accélérateurs pour les projets de nos utilisateurs.
- Une dimension politique : ces espaces sont des caisses de résonance et incarnent la transformation sociale que porte son projet.



Concert au KulturA (Liège).
Photo : Morning Frost.



2 — LAVALLÉE: LES COMPOSANTES D'UN ÉCOSYSTÈME

CARMELO VIRONE,
À PARTIR D'UN ENTRETIEN AVEC PIERRE PEVÉE

Fresque de Farmprod dans la cour de LaVallée.
Photo : Marie Delacroix/Smart.

Chez Smart, le plus important des espaces de travail partagés en Belgique est le centre LaVallée, qui compte près de 200 résidents actifs dans les métiers les plus variés, avec certaines activités fédératrices et d'autres plus solitaires. On y rencontre notamment des plasticien.ne.s, un bureau d'architectes, des graphistes, des designers, des vidéastes, des céramistes, des créateur.trices numériques, des artisan.e.s, des constructeur.trice.s, des créateur.trices bois et métal, des stylistes, des journalistes, une compagnie de théâtre, des agences de booking ou encore des animateur.trices de projets à caractère social.

Après cinq ans d'activité, l'écosystème instauré dans ce lieu semble être arrivé à un état de stabilité. Pour retracer son histoire et dégager les éléments qui le composent, nous nous sommes entretenu avec le responsable du projet depuis ses origines, Pierre Pevée.

LaVallée doit son nom à la rue de Molenbeek où sont implantés ses bâtiments. Avant d'être laissé à l'abandon pendant de longues années, le site était occupé par une blanchisserie industrielle. Depuis leur occupation par Smart à partir de 2015, les locaux ont été réaménagés peu à peu, de manière à pouvoir être utilisés comme bureaux ou comme ateliers, ou pour des affectations collectives comme un bar ou une salle à manger pour les résidents. Des espaces de dimensions beaucoup plus vastes servent de lieux d'exposition et permettent d'accueillir un public nombreux pour des fêtes ou des événements divers. En été, une cour accueille des barbecues dans un esprit particulièrement convivial.

UN LIEU QUI BOUGE DANS UN QUARTIER QUI CHANGE

Le centre a pour vocation première de proposer des services logistiques de soutien à la production artistique et aux travailleurs autonomes. Son objectif principal est de donner vie à un « tiers-lieu », un espace de travail, de rencontre et de partage pour les créateurs.

L'appropriation du lieu par ses usagers s'est faite progressivement, au fur et à mesure que des aménagements libéraient de nouvelles salles. Des travaux divers (nouveau système de chauffage, renforcement de la sécurité et des

accès, renforcement du système internet) ont permis d'améliorer les conditions d'occupation et d'augmenter au fil des années les espaces disponibles. En septembre 2019 a été ouvert un nouvel espace de dix-sept bureaux privatifs, d'une superficie de 25 à 35m² chacun, qui ont très rapidement trouvé preneurs.

Tout en se développant, LaVallée a dû aussi trouver sa place dans un quartier en pleine mutation. Le canal le long duquel la commune de Molenbeek s'est développée a toujours constitué une frontière symbolique dans l'imaginaire bruxellois. Être au-delà du canal signifie se tenir à l'écart du centre et des beaux quartiers. Mais la situation change, comme l'explique la géographe Tatiana Debroux : « Parce que ses berges ont accueilli les développements industriels et portuaires historiques de la capitale et du fait de la tertiarisation croissante de l'économie bruxelloise, le canal concentre bon nombre des réserves foncières de l'agglomération tout au long de son tracé. De plus, de nombreuses manufactures et des entrepôts, vidés de leurs activités, offrent des potentialités de reconversion à bas prix dont des artistes ont tiré parti (...) Ces activités, couplées à la présence de plusieurs institutions culturelles flamandes et centres culturels locaux, expliquent que la voie d'eau et ses rives soient au centre de l'intérêt de nombreux acteurs culturels. »¹

S'intégrer dans la commune était pour Smart une volonté première : « En arrivant, explique Pierre Pevée, on ne voulait pas construire une tour d'ivoire, repère de hipsters et de bobos, au milieu d'un quartier de familles défavorisées. Nous sommes les derniers arrivés, donc nous devons respecter l'environnement. »² Plusieurs tentatives ont donc été lancées pour susciter des interactions constructives avec le quartier. Ainsi, LaVallée a d'abord accueilli une association qui donne des cours d'arabe aux enfants dans un milieu laïque et qui fait de l'accompagnement professionnel pour des femmes du quartier. Mais des problèmes de cohabitation se sont posés. Autre activité, plus inattendue : un club de boxe qui a très bien fonctionné. « Nous avons rencontré un homme qui donnait des leçons de boxe aux gamins dans la rue. Nous lui avons proposé d'occuper une de nos salles. Tous les jours de 17h à 22h, il y avait 20 à 25 jeunes qui venaient, et même des résidents. L'activité a été source de quelques tensions, puis le type qui donnait les cours a été renvoyé dans son pays parce qu'il était sans papiers. Les cours de boxe se sont arrêtés. »

¹ Tatiana Debroux, *Petite(s) histoire(s) des artistes en ville 2/2*, éd. en ligne Smart, 2013,

² « Cette portion de la commune concentre (...) de nombreuses caractéristiques symptomatiques des espaces défavorisés de la capitale, alliant forte densité de population, grand nombre de personnes d'origine ou de nationalité étrangère, revenu moyen bien inférieur à la moyenne régionale, faible niveau de formation et taux élevé de chômage (notamment parmi les jeunes, proportionnellement nombreux). » (Tatiana Debroux, article cité.)

Le dialogue interculturel n'est pas chose aisée : « J'aimerais avoir un lieu où on servirait autant du thé à la menthe que de la bière et où tout le monde cohabiterait. Mais on n'y est pas encore », regrette Pierre.

Les attentats meurtriers de mars 2016 dans le métro et l'aéroport de Bruxelles ont douloureusement terni l'image de la commune de Molenbeek, d'où l'un des terroristes était originaire. Pour LaVallée, ils ont eu pour conséquence paradoxale de renforcer l'entente avec le tissu socio-culturel local, assez ténue jusque-là. « Ça nous a fait rencontrer des porteurs de projets qui développent une activité sociale dans le quartier, rappelle Pierre. Ils ont pour la plupart leur propre bâtiment, mais parfois ils ont besoin d'espaces plus grands, et on a un accord de principe avec eux : on les reçoit gratuitement dans notre lieu. C'est un échange win-win. Ils nous aident à avoir un premier contact avec les gens du quartier, qui vont passer la porte en développant leur activité au sein de LaVallée. »

Qualité des événements, expositions, soirées ou concerts, convivialité des apéros organisés pendant l'été, curiosité, affluence d'un public souvent jeune attiré par le bouche à oreille : très vite, le centre LaVallée fait parler de lui, à Bruxelles et dans les réseaux alternatifs. Paradoxalement, cependant, c'est à une manifestation officielle qu'il doit son point d'orgue médiatique : l'accueil dans ses murs, lors d'une visite d'Etat en novembre 2018, du président français Macron venu dialoguer en compagnie du roi Philippe avec les représentants d'associations molenbeekoises. Cet événement lui a permis de se faire connaître internationalement, et bien au-delà des milieux artistiques et créatifs. « Il a fait découvrir LaVallée à des gens qui ont besoin de nos services et qui ont une capacité financière plus grande. (...) Nous avons obtenu la reconnaissance d'une forme d'establishment. C'est hyper important d'arriver à créer un projet où on a de l'occupation corporative dont on respecte ses codes, mais où le week-end, on devient un lieu d'événements alternatifs. »

UN PROJET TEST : LA BAF

Pierre Pevée est le chef d'orchestre de LaVallée, depuis les origines. Auparavant, il avait été, et ce dès 2011, l'un des cofondateurs, avec Alexis Gaillard et Valériane Tramasure, de la Brussels Art Factory (BAF)³. Il s'agissait alors d'apporter des solutions aux difficultés rencontrées par les artistes et créatifs disposant de faibles revenus : solitude dans l'exercice de l'activité, manque de communication et d'interactions avec leurs pairs, impossibilité de se payer un loyer professionnel et donc de séparer le travail et la vie privée...

³ Marianne Rauche, *La Brussels Art Factory. L'expérience d'une friche culturelle*, éd. en ligne Smart, 2013.

La BAF a vu le jour à Saint-Gilles dans un bâtiment de Smart inutilisé mais pour lequel l'entreprise nourrissait des projets d'aménagement. Ses promoteurs ont signé un contrat d'occupation temporaire, de six mois renouvelables. Après quelques travaux de rénovation relativement modestes, ce bâtiment a pu accueillir, sur trois étages et quelque 800 mètres carrés, une quarantaine de résidents, et jusqu'à cinquante par moments.

Le projet était très novateur à Bruxelles. « Il faut bien se rendre compte, explique Pierre Pevée, qu'on n'était pas encore dans la folie des tiers-lieux et qu'il n'y avait pas de conscientisation des pouvoirs publics ni même des mouvements privés quant à l'utilité de rassembler les gens dans un lieu pour travailler ... et finalement y vivre ! »

La sauce prend très vite en ce qui concerne la convivialité, mais le modèle économique n'offre aucune garantie quant aux possibilités de pérennisation du projet. Les loyers très modérés (5 € le m² par mois en été, 7 € quand le chauffage est allumé) ramènent 4000 € par mois, dont les trois-quarts sont reversés par la BAF à Smart. Les 1000 € qui lui restent pour son développement ne suffisent pas pour payer un salaire.

Au départ, Pierre, Valériane et Alexis misaient sur le fait que des subventions publiques et le mécénat privé leur fourniraient de quoi rémunérer leur activité d'animateurs, mais ils doivent déchanter. Hormis une subvention ponctuelle accordée par la Région bruxelloise, ils n'obtiennent pas le soutien espéré. Les mécènes pressentis, explique Pierre Pevée « nous ont dit d'une part que la place occupée par Smart était trop importante pour laisser place à d'autres partenaires, et d'autre part, qu'ils ne mettraient pas d'argent dans notre projet tant qu'il n'avait pas l'espérance d'une durée de vie supérieure à cinq ans. Et comme on n'avait qu'un bail précaire de six mois, ils ne voulaient pas prendre le risque. »

Les travaux d'aménagement prévus par Smart pour son bâtiment ont finalement été annulés, si bien que la communauté de la BAF a pu continuer à se développer et à occuper les lieux, jusqu'à aujourd'hui. Mais au bout de quatre ans de gestion du projet, la fatigue et les tensions internes ont miné l'équipe des animateurs. En plus, chacun avait des impératifs personnels (maison, famille, bébé à venir...) qu'il lui fallait assurer financièrement. Comment poursuivre dans ces conditions ?

D'UN TERRITOIRE À L'AUTRE

Nous sommes alors en 2014. Smart vient de jeter son dévolu sur un énorme bâtiment de 6000 m² dont elle envisage de faire un espace de travail partagé, dans l'esprit de mutualisation qui l'a toujours animé. Pierre Pevée est pressenti

pour mener ce projet à bien. Dans la foulée, l'entreprise se propose d'intégrer la BAF parmi ses autres activités. *« Le travail qu'on avait fourni, raconte Pierre, l'avait été pour une communauté et non pour un enrichissement personnel. Nous voulions que notre projet continue dans les mêmes conditions pour les 50 personnes qui y étaient déjà. Nous voulions leur assurer la même stabilité de travail. Donc nous avons accepté la proposition, et les termes de l'accord ont été respectés par l'équipe qui a repris la BAF. »*

Le défi que pose le nouveau projet n'est pas simple : *« J'en ai fait des cauchemars, avoue Pierre, car devoir imaginer ce que pourrait devenir un bâtiment de 6000 m² avec toutes les maladies de départ (des portes qui ne ferment pas, de l'électricité qui ne fonctionne pas, des pièces sans chauffage...), c'est quelque chose d'assez difficile. »*

Mais l'homme ne se lance pas dans l'aventure sans biscuits. Outre l'appui d'une structure de taille comme Smart, qui a l'avantage de comporter en son sein une équipe d'ouvriers du bâtiment très compétents et inventifs, il dispose d'un important réseau personnel : *« À la base, explique-t-il, je suis quelqu'un de la fête, happé par le monde de la nuit et le monde culturel moderne (défilés de mode, expositions d'art contemporain) ... J'ai organisé énormément de soirées, qui pouvaient rassembler jusqu'à 1200 personnes tous les vendredis pendant 4 ans en Belgique et aussi à l'international (Paris, Istanbul, Munich, Londres...). Cela m'a permis de constituer un réseau. Comme j'étais hyper actif, tous les soirs dans des lieux différents, j'ai travaillé ce réseau. Et je m'en suis servi quand le bâtiment m'a été confié. »*

Et effectivement, Pierre met très vite son réseau à profit pour attirer l'attention sur ce lieu. Dès le mois d'octobre 2014, alors que presque tout reste à faire pour aménager les espaces de travail, il invite une quinzaine d'artistes à réaliser en résidence une exposition de Street Art. *« Dans ce groupe, se rappelle Pierre, figuraient quatre membres du collectif VAO que j'avais exposé 15 ans plus tôt, et qui entretemps sont devenus des personnalités reconnues du métier. Leur réputation a attiré près de 500 personnes en deux jours. »*

L'expérience de la BAF représente aussi un atout pour lui, pas seulement pour le savoir-faire acquis et la meilleure connaissance du milieu, mais aussi parce qu'elle a fait émerger chez les résidents de nouveaux besoins – avoir plus d'espace, être dans une nouvelle énergie... – auxquels LaVallée est en mesure d'apporter des réponses, même si les loyers y sont plus chers. Un exemple ? *« Je pense à des gens comme Squarefish, qui ont lancé leur boîte d'animation à la BAF et recevaient de plus en plus de clients. Ils avaient besoin de conditions d'accueil plus professionnelles. Avant, pour arriver chez eux, ils devaient passer à la BAF par une cuisine jamais nettoyée, par un atelier où il y avait une forte*

activité de potes qui buvaient des bières... Il y a des clients qui s'en amusaient et d'autres que cela freinait, cela constituait pour eux un manque d'image. Un espace comme LaVallée pouvait y remédier. »

Quelques résidents de la BAF et d'autres créateurs qui attendaient de pouvoir s'y installer se retrouveront donc parmi les premiers occupants du nouveau lieu. Pour les autres, le travail de prospection s'accomplit de manière assez classique : *« On avait préparé des flyers pour communiquer sur les espaces de travail à prendre. Et de novembre à janvier s'est fait tout un travail relationnel et de recherche de projets. »*

L'ALCHIMIE DES MÉLANGES

À l'époque où le projet de LaVallée se lance, Smart connaît de sérieuses difficultés de trésorerie. Dès lors, non seulement l'entreprise ne pourra guère se permettre d'investir dans ce nouveau lieu, mais, elle doit en outre s'efforcer de réduire au plus vite la charge financière de la location – pour qu'au moins le bâtiment ne lui coûte pas trop d'argent. Il faudra donc aller vite.

Les prix des bureaux ou des ateliers seront plus élevés que ceux pratiqués à la BAF (10 € le mètre carré hors TVA) mais devront rester accessibles à des artistes et des entreprises créatives qui n'ont pas ou pas encore une activité économique importante, sous peine de se priver du public visé. Il faut que s'installer à LaVallée pour y travailler coûte moins cher que dans l'immobilier traditionnel.

D'emblée, le choix est fait de s'ouvrir davantage qu'à la BAF, en n'accueillant pas seulement des artistes, mais *« le monde de la création au sens large du terme »*, de sorte que le lieu rassemblera plus de compétences différentes, mais toujours dans une optique professionnelle.

La gestion du lieu a d'abord consisté en un travail subtil d'ensemblier, où il s'agissait de penser en même temps l'aménagement des espaces et le placement des résidents l'un par rapport à l'autre en tenant compte des affinités, pour que les nouveaux arrivés s'intègrent dans le projet, en deviennent des parties prenantes : *« Si plusieurs personnes doivent cohabiter sur le même espace, on essaye de voir les activités qui sont aux alentours et la personne qui s'intégrera le mieux pour créer des opportunités économiques. Par exemple, il peut être intéressant de repérer quelqu'un qui amènera un nouveau matériel, une nouvelle compétence, un nouveau réseau. »*

« Il est important, explique Pierre, de ne pas créer des cellules séparées par type d'activités — artistiques, sociales et corporate —, mais plutôt d'essayer d'offrir des conditions de travail stimulantes en mélangeant les occupants.

Il ne faut pas créer de barrières, même s'il importe de respecter les besoins spécifiques de chacun. Donc notre idée était de créer des espaces offrant des conditions de travail qui sont celles du bureau, et juste à côté, séparés par une porte ou un mur, des ateliers d'artistes et artisans. Avec un espace commun pour manger...» Très vite, cette mixité professionnelle s'est révélée profitable pour l'ensemble de la communauté. Pierre se plaît à citer de nombreux cas d'échanges fructueux : par exemple, la responsable d'une agence de booking et de management de groupes de jazz doit à son expérience professionnelle d'être très compétente en matière de dossiers de financement. Elle s'est faite conseillère et relectrice de dossiers pour d'autres résidents de La Vallée. Résultat : *« Elle a trouvé un financement pour un graphiste et, comme elle avait besoin d'un graphiste pour faire une pochette d'album, voilà que le graphiste, en échange, fait la pochette pour un groupe qu'elle produit... »* À l'occasion, des pratiques de don et contre-don remplacent donc avantageusement les échanges marchands. C'est une des possibilités que le lieu fait émerger. Et Pierre de citer encore l'exemple d'une avocate spécialisée en droits d'auteur, qui en contrepartie d'un loyer plus modéré qu'ailleurs, donne tous les mois 4 heures de consultation gratuite pour la communauté : une manière de mutualiser du savoir.

Au plan économique, certaines activités s'avèrent plus fédératrices que d'autres et jouent un rôle de locomotive. Ainsi un cabinet d'architectes recourt régulièrement aux talents de l'atelier d'artistes situé juste en dessous de son bureau (mosaïque, peinture, céramique) pour améliorer la qualité des projets qu'il rentre en réponse à des appels publics. *« Ils peuvent aller chercher une certaine folie en bas. S'ils gagnent, ils font appel aux gens qui les ont aidés à créer leur projet, et donc engendrent une nouvelle activité économique et de nouveaux salaires. »*

DE LA VIE EN PERMANENCE

Si la cohabitation est propice au développement d'une vie communautaire, elle ne suffit pas toujours. Cela demande un travail d'animation permanent. À La Vallée, cette animation a d'abord été en grande partie l'œuvre des résidents eux-mêmes, à partir d'un noyau de personnes, déjà liées au départ, qui en avaient fait un vrai lieu de vie. Beaucoup d'entre elles sont parties en 2019 pour des raisons diverses : l'arrêt de leur activité artistique, un départ pour l'étranger, des changements dans leur vie privée... Il a donc fallu repenser cette animation sur de nouvelles bases, retisser des liens en intégrant leurs remplaçants. Mais en conservant l'objectif, une forme d'auto-organisation, de prise en charge collective : *« Je préfère soutenir une proposition et la rendre possible plutôt que de vouloir la faire moi-même, et cela dans tous les domaines d'activité. C'est ça mon rôle, que ce soit pour des expositions, des soirées ou pour l'animation de la communauté. »*

La dimension événementielle occupe une grande part dans l'animation du lieu. Et là encore, les résidents ont joué un rôle fondamental dans l'instauration d'une dynamique collective : *« La plus grande ressource créative dont nous disposions, c'était la communauté elle-même. Cette communauté était jeune, très urbaine, très active et surtout fière de faire partie d'une nouvelle aventure. Tout le monde avait son sac avec le logo de La Vallée, c'étaient les meilleurs porte-drapeaux du lieu, les meilleurs relais de notre image... »*

Cette dynamique collective a été pour beaucoup dans le succès très rapide du lieu : *« On a laissé gratuitement des espaces d'exposition à des collectifs d'une vingtaine d'artistes qui amenaient chacun vingt personnes, et voilà qu'on se retrouvait avec 400 personnes qui venaient tout le temps à La Vallée. »* Le lieu est donc devenu une sorte de *« place to be »*. En outre, et alors que ce n'était pas du tout prévu au départ, les soirées festives organisées pour répondre à la demande de certains résidents ont attiré la grande foule. Les recettes engendrées par le bar lors de cette soirée vont dès lors contribuer à l'équilibre économique du projet.

Au terme de cinq ans d'activité, La Vallée a atteint une forme de maturité, mais les ambitions de départ restent les mêmes : à la fois créer les conditions les plus favorables possibles au développement de l'activité professionnelle des résidents, en privilégiant les échanges et la collaboration, et contribuer à l'émergence d'une culture alternative, tant au niveau musical que plastique. *« Pour moi, la culture alternative est celle qui a très peu accès à des lieux de diffusion et surtout de grand public. Mon but est d'accueillir des talents qui sont soit trop avant-gardistes par rapport au courant actuel, soit trop dans une niche. Je veux pouvoir aider des gens qui ont énormément de choses à dire et qui le disent de belle manière »,* explique Pierre quand il endosse sa casquette de directeur artistique.

Loin de s'opposer, ces deux ambitions se nourrissent mutuellement, en misant sur la mixité des publics, les échanges interprofessionnels, le plaisir de la fête et les mécanismes de solidarité que développe en son sein toute communauté qui se respecte.

ÊTRE RÉSIDENT À LAVALLÉE

TROIS ENTRETIENS PAR CARMELO VIRONE

FABIENNE ET MARLON, ASBL PONT DES ARTS

Marlon Santana da Silva vient du Brésil ; Fabienne Audureau, de France. Lui est coordinateur en charge de la gestion administrative et des ressources humaines ; elle est responsable de la communication et de la recherche de fonds. Ensemble, ils représentent l'équipe administrative du Pont des Arts, une compagnie d'artistes active depuis plus de 20 ans en milieu de soins, principalement en pédiatrie, pour les enfants malades. À leurs côtés, six praticiens de différentes disciplines : une chanteuse, un musicien, un jongleur, un conteur, une danseuse et une plasticienne. À l'hôpital, les enfants peuvent choisir chacun l'artiste ou l'art avec lequel ils ont envie de passer un moment¹. La structure bénéficie de différents subsides qui permettent aux artistes comme à la petite équipe administrative d'être salariés par la compagnie. Pour leur part, Marlon et Fabienne sont engagés à mi-temps sous contrat ACS.

Depuis quand êtes-vous installés à LaVallée ?

Fabienne : À l'époque où la compagnie s'est installée ici, Marlon et moi n'en faisons pas encore partie. Mais je sais que le Pont des Arts est arrivé dans les premiers, en 2015, au lancement du lieu. L'ancien coordinateur, Nico, était un de nos artistes, et nous n'avions pas de bureau : on travaillait à la maison. Or, pour les subsides, on devait justifier du fait qu'on avait de « vrais » locaux de travail. Nico a donc prospecté au moment même où LaVallée s'ouvrait. Il a postulé pour notre structure et nous avons été retenus.

Nous sommes huit. Il nous fallait des locaux qui nous permettent de nous réunir et ici, c'est le cas avec l'espace commun. Nous, nous occupons un petit bureau à deux, mais nous apprécions le fait de ne pas être isolés et de pouvoir rencontrer des gens.

Que vous apporte le côté communautaire du lieu ? Les collaborations ?

Marlon : J'illustrerai ces collaborations par un exemple. On était en train de chercher un costume pour un de nos artistes, et on a pu échanger avec un gars qui a son atelier de stylisme ici et qui nous a fait le costume. On a aussi trouvé une autre artiste, qui fait maintenant partie de notre équipe de remplaçant.e.s. On a organisé des événements à LaVallée ; on y a notamment fêté nos 20 ans.

On a loué des salles pour répéter nos spectacles. On a organisé une projection de film...

Fabienne : Les gens avec qui on a le plus de contacts, ce sont les responsables du lieu. Pierre, c'est comme notre papa ! Tout est fait pour qu'on se sente chez nous ici, et c'est très agréable. Puis, c'est chaleureux de pouvoir manger à midi avec d'autres gens, il y a de la vie, quoi !

Marlon : On a chacun notre autonomie malgré qu'on croise énormément de gens ici. Mais il y en a qu'on ne rencontre jamais car on n'a pas les mêmes horaires. Quand il y a des expositions ici – car c'est aussi un lieu de vie pour le quartier – il y a toujours des apéros. Puis on peut avoir des moments d'échanges avec les artistes invités. C'est chouette aussi d'avoir son mot à dire dans des prises de décisions par rapport au lieu. Quand il y a eu la rénovation d'un nouvel espace, on a été invités à la présentation des étapes de travaux. Et quand ça a été fini, on a été invités à découvrir cet espace avant tout le monde.

F. : J'ai le souvenir qu'il y avait des petits déjeuners collectifs à une époque, où on pouvait discuter des nouvelles et où chaque fois un artiste ou une structure nouvelle se présentait aux autres.

M. : Il y a les barbecues aussi. Ça fait communauté.

F. : Au début que j'étais ici, il y a deux ans et demi, on a fait une sortie tous ensemble à Malines pour aller voir une expo d'un artiste en résidence ici. On était une dizaine et c'était comme une colonie de vacances...

Un souvenir marquant de votre vie à LaVallée ?

F. : Moi, ce serait tout simplement certains midis où il y a beaucoup de gens. On discute et on mange tous ensemble et c'est chaleureux.

M. : Moi c'est plutôt en dehors de mes heures de travail, quand je viens lors d'un apéro et que je rencontre tout le monde, j'ai l'impression d'avoir une fête chez moi, avec tout le monde que je reconnais. La fête, c'est la convivialité, c'est renouer des liens. À partir du moment où on est réunis autour d'une festivity, on échange un peu plus.

<http://www.lepontdesarts.be/>

¹ Le beau film d'Isabelle Rey, La vie est là, permet de découvrir l'activité de la compagnie.

NATHAN HADDAD, PLASTICIEN

Graphiste de jour et peintre de nuit, Nathan Haddad est un des plus anciens résidents de LaVallée, où il occupe un atelier solo. Ce qui ne l'empêche pas de nouer des relations avec d'autres résidents.

Qu'est-ce qui vous a incité à vous installer à LaVallée ?

Je me suis installé ici seul dans un atelier de 40m² à l'ouverture de LaVallée en 2015, ça fait 4 ans. Comme je travaille au sol sur des supports papier et que j'étales beaucoup, j'ai besoin de beaucoup de place.

J'ai commencé la peinture il y a plus de 15 ans et puis je me suis consacré à une carrière dans la communication graphique mais j'avais toujours l'idée en toile de fond de reprendre la peinture. J'ai tardé : le quotidien, la dynamique du freelance... Finalement je me suis décidé, je suis venu ici et je me suis engagé. Mon travail, c'est une expérience, un travail d'assemblage sur les rebuts que je récupère. C'est une expérience sur soi, un cheminement qui arrive maintenant à une maturité. Qu'est ce qu'on garde, qu'est ce qu'on jette, qu'est ce qui fait qu'on s'arrête sur quelque chose, qu'est-ce qui fait qu'une chose était mauvaise et devient bien six mois plus tard?...

Quand je suis arrivé, il y avait encore beaucoup d'espaces disponibles. À l'époque, j'ai voulu un espace seul à cause d'une certaine timidité et une vision de l'isolement nécessaire mais aujourd'hui, je pense qu'un espace partagé est bien aussi, car il y a une synergie de groupe possible.

C'est une aventure particulière de s'engager dans un espace pareil. Je l'ai fait ici car, étant déjà membre de Smart, je connaissais les espaces de travail disponibles à Bruxelles. Je suis tombé un peu par hasard ici grâce à mon réseau Smart. Pierre Pevée m'a présenté le lieu et puis c'était parti. Les conditions financières étaient relativement intéressantes et avoir un atelier chez Smart m'apparaissait tout à fait naturel, étant donné que je facture déjà chez Smart, que mes clients sont référencés chez Smart.

Je viens souvent le soir, je travaille plutôt tard. La journée, j'ai une autre activité professionnelle, dans la com, qui m'oblige à être disponible pour mes clients.

Quels avantages trouvez-vous à ce lieu ?

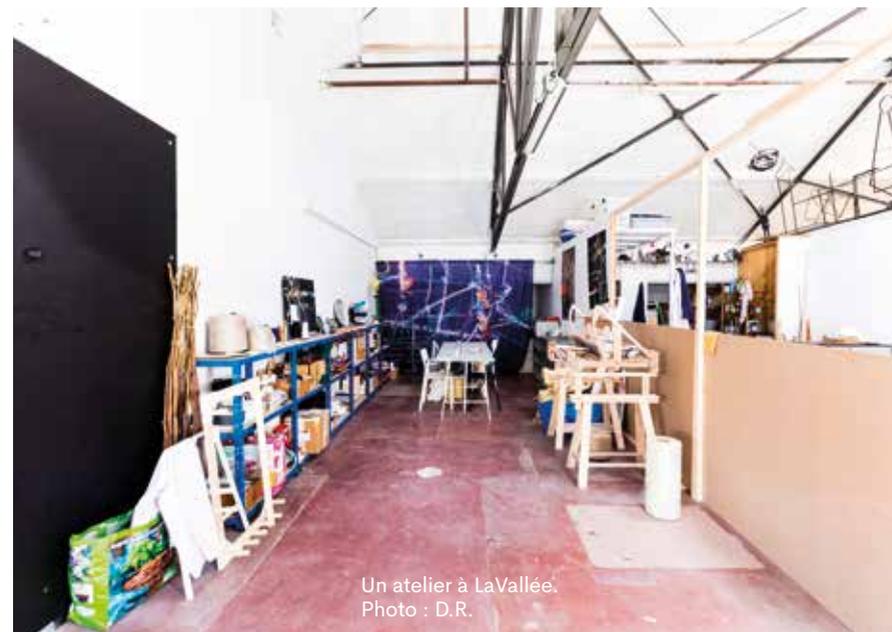
Il y a une dynamique évidente qui nous permet d'échanger sur nos travaux et sur les actualités artistiques. Les événements qui se passent ici font partie de la vie commune mais je ne suis pas toujours impliqué dans tout. Entre peintres, on échange plutôt des idées en petit comité, des lieux, un regard sur le travail, mais pas du matériel en ce qui me concerne.

Je n'ai pas participé aux aménagements de l'espace. Mon travail ne s'inscrit pas dans le genre d'approche graphique, picturale du lieu avec des fresques du type graph'. Mais je participe à quelques fêtes. Je pense que c'est un plus, ces moments, car on sort du canevas ateliers. On est dans un bâtiment très dispersé avec une architecture un peu complexe. On n'est pas dans un espace unique. En outre, chacun a ses affaires à gérer. On est comme dans un quartier : on fréquente ses voisins : de temps en temps, on les croise mais on n'est pas dans une dynamique de collectif où on va créer des choses ensemble. Je pense que c'est un peu un mythe. Mais ça n'empêche pas qu'on fasse des rencontres intéressantes.

Ici, il n'y a pas que des artistes qui restent entre eux et parlent d'art toute la journée. Le lieu et les événements qui s'organisent ici amènent une vie plus décontractée et ouverte, qui ouvre à autre chose que de l'élitisme. Mes souvenirs les plus marquants, ce sont les conversations avec certaines personnes, les moments d'échange sur le travail.

<https://nathanhaddad.com/>

<https://www.instagram.com/nathadd/>



Un atelier à LaVallée.
Photo : D.R.

SÉBASTIEN DACHY, CO-DIRECTEUR DU BUREAU D'ARCHITECTURE MAMOUT ARCHITECTES

Mamout, c'est un jeune bureau d'architecture bruxellois dirigé par Sébastien Dachy et Matthieu Busana, sortis de l'Institut Saint-Luc en 2009 et établis en société dès 2014. Ils sont accompagnés d'une architecte et de trois stagiaires. Mamout a déjà reçu plusieurs prix d'architecture, notamment, en 2019, le prix du jeune bureau prometteur de Belgique. Nous avons rencontré Sébastien Dachy.

Sur quoi porte votre travail ?

On fait des projets de rénovation, principalement sur Bruxelles. On axe notre travail sur deux créneaux : d'une part des projets privés pour des particuliers (des rénovations de maison) et d'autre part, on participe à beaucoup de concours pour des marchés publics.

Si on a gagné ces prix, c'est parce qu'on aime beaucoup la récupération des matériaux, c'est vraiment notre dada en termes de durabilité. Comme les projets à Bruxelles ne sont quasi que des projets de rénovation, on essaye de remettre en avant l'existant pour ce qu'il est, et s'il faut des nouveaux matériaux, on en ajoute des recyclés.

Quel rapport avez-vous avec la vie communautaire de LaVallée ?

On est ici depuis 2016. On dispose d'un espace de 60m², dans un plateau avec différents voisins : Hélène, paysagiste, Julien, qui est dans la production d'émissions télé et de cinéma, Nathalie, journaliste, Marianne, dans le théâtre. Ces gens travaillent plutôt à leur bureau, donc notre endroit est assez calme. On n'a pas choisi nos voisins, mais j'imagine que des affinités ont joué pour cet aménagement des lieux.

Avant de venir ici, on louait un petit local à Etterbeek. On cherchait quelque chose d'assez grand car notre atelier travaille beaucoup en maquette et ça demande de la place. Un bureau standard ne correspond pas vraiment à ça, sans parler des prix...

Le fait d'être ici nous aide indirectement à concevoir nos projets d'architecture, grâce à une certaine ouverture d'esprit et aux relations qu'on a avec d'autres gens, aux nouvelles possibilités qu'on découvre. Par exemple, on a découvert le travail de l'atelier de céramique Studio Biskt, qui nous a vraiment beaucoup inspirés. Aujourd'hui, on leur fait faire des éléments sur mesure pour certains de nos projets, donc il y a toute une interaction et une richesse qui se créent. Autre exemple : on doit réaliser une maquette en béton mais ce n'est pas possible dans notre local donc on la fait dans un autre espace. On demande un peu de matériel à gauche, à droite, tout le monde s'entraide et c'est super.

On a bien conscience d'être un moteur économique au sein de LaVallée. L'architecture peut rassembler les arts et notre activité fédère des disciplines différentes. Ce que je trouve épatant ici, c'est qu'il n'y a pas vraiment de planification mais pourtant les choses se construisent, et elles se construisent au fur et à mesure. C'est très organique comme façon de faire, c'est très intéressant.

En dehors du travail, il y a tous ces barbecues, ces apéros qui sont organisés ici, et c'est très gai, on sait qu'on va pouvoir décompresser après le travail.

Quel lien entretenez-vous avec le quartier ?

Cette question du lien à son quartier va au-delà de la question de l'architecture, ça concerne le « vivre à Bruxelles ». On traverse une rue et le quartier change complètement, on est confrontés à des économies très différentes en permanence. Nous avons travaillé sur Molenbeek, nous avons fait un projet de bâtiment public pour le quartier nord de la commune. Il s'agissait d'un centre administratif, un bâtiment avec un espace d'accueil, des guichets, des bureaux... à aménager dans une ancienne cigarette.

Pour nos clients qui habitent dans le quartier et viennent ici, le rapport à l'environnement est normal. Pour d'autres qui sont plus riches et viennent de plus loin, ils aiment bien arriver dans un endroit qui les surprend et en général, on leur fait une visite du lieu pour qu'ils comprennent la dynamique du projet et ne pensent pas qu'on est uniquement un squat. Les gens sont en général très contents de découvrir les alentours de notre bureau, les ateliers d'artistes...

Votre meilleur souvenir

J'ai vraiment adoré l'anniversaire des 2 ans de LaVallée. Tout le monde avait vraiment fait de chouettes choses. Nous-mêmes, on s'était aventurés dans une démarche purement artistique, avec une installation qui a été bien reçue. C'était agréable de sortir de l'architecture pure. J'ai aussi organisé mon mariage ici, mais c'est une autre histoire...

<http://www.mamout.be/>



3 — TIERS-LIEUX D'ÉCONOMIE SOCIALE À BRUXELLES

TROIS MANIFESTES SOCIO-SPATIAUX D'UNE RECHERCHE DE TRANSITION

MARINE DECLÈVE ET CHLOÉ SALEMBIER

Les clés de La Vallée.
Photo : Carmélo Virone/Smart.

Le partage de l'espace est depuis toujours un enjeu de la fabrication de la ville. Le choix de la séparation des fonctions (travailler, habiter, se déplacer, se divertir) ou leur combinaison en un seul lieu est une des variables centrales du projet urbain. La multiplication récente des espaces partagés apporte un élément nouveau dans ce débat et propose des alternatives aux non-lieux hérités de la modernité.

Ni tout à fait publics, ni tout à fait privés, ce sont des espaces intermédiaires que nous appelons *tiers-lieux*, à la suite de Ray Oldenburg qui distinguait les lieux de résidence comme premiers, les lieux du travail comme deuxièmes, les troisièmes étant ceux où s'exerce la vie publique. Ces *tiers-lieux* ont la particularité d'être des espaces collectifs qui favorisent l'individuation et le développement de pratiques qui peuvent à leur tour avoir un impact sur l'espace public et la convivialité qui s'y installe. Cet article s'arrête sur la description spatiale, anthropologique, politique et écologique de trois expériences de lieux bruxellois (Zinneke, Recyclart et LaVallée-Smart), qui permettent de formuler leur imbrication de ce que nous appelons *œcosystème*.

TROIS SITUATIONS DE TIERS-LIEUX D'ÉCONOMIE SOCIALE

Nous avons interrogé trois situations qui accueillent les activités de trois associations – Recyclart, Zinneke et la Smart – et se constituent en tant que manifestes socio-spatiaux d'une recherche de transition vers un modèle de ville visant à dépasser tant la figure de *l'homo economicus* que la production de *non-lieux* du travail.

Ces trois associations ont une vingtaine d'années d'existence. C'est en 2014 que Zinneke et Smart et se sont implantées respectivement place Masui à Schaerbeek et rue Adolphe Lavallée, à Molenbeek, et en 2018 que Recyclart a gagné la rue de Manchester, également dans la commune de Molenbeek. Cette correspondance permet d'évaluer leur participation à l'écosystème urbain bruxellois avec un recul historique et une actualité comparables. Ces associations sont, pour des raisons diverses – extension d'activité pour la Smart, relocalisation forcée pour Recyclart, opportunité de sédentarisation pour Zinneke – en transition entre deux cycles de vie. Le changement concerne à la fois les conditions de localisation et d'implantation dans l'espace et la configuration du système d'acteurs. Il oblige les projets à redéfinir complètement leur système de fonctionnement interne et à réinventer le système de relations au contexte urbain. C'est donc un bon moment pour poser la question de la contribution de ces expériences à l'écosystème

urbain. Quelle est leur empreinte spatiale et environnementale? Préfigurent-elles de nouvelles façons d'appréhender et de transformer le monde, de nouveaux rapports à la ville, au travail, à la gouvernance? Comment sont-elles appropriées par ceux et celles qui les animent, par les habitant.es et par les institutions de la ville? Comment remettent-elles en question les matériaux et les méthodes du projet urbain?

Recyclart à la rue de Manchester

Recyclart est un collectif d'économie sociale, d'insertion socio-professionnelle, de création artistique et de réflexion urbaine créé en 1997 dans le cadre d'un projet pilote urbain (PPU) de transformation de la gare de la Chapelle dans le quartier des Marolles. Le projet comprend un centre d'arts (avec des expos, des conférences et des concerts), la Fabrik (des ateliers de menuiserie, de métal et de fabrication d'espaces publics) et le bar-resto slow-food, ces deux derniers volets étant développés dans une dynamique d'insertion socio-professionnelle.

L'association a été pendant vingt ans un des phares de la culture underground à Bruxelles. Par sa situation d'abord, juste sous la jonction ferroviaire Nord-Midi, une rupture urbaine en plein centre-ville, que le projet n'a eu de cesse de transformer en liaison inter quartiers. Ensuite, par l'établissement d'un lien entre le jour et la nuit, qui transgresse le *modus vivendi* de la gare de la Chapelle et la transforme en *tiers-lieu* métropolitain ouvert chaque soir, après le passage du dernier train, à des activités artistiques et socio-culturelles: expositions, débats, fêtes et concerts. Enfin, par la manière dont l'équipe a contribué à une transfiguration de l'espace public à travers différentes expériences où elle a systématiquement joué le rôle de médiateur entre les idées et les personnes. C'est par exemple, à l'endroit où la voie ferrée plonge dans le sol de la ville, la création d'un vaste *skate park* investi en continu par des publics très variés; ou la décoration des passages sous voies par des collectifs d'artistes associés aux enfants du quartier; ou l'aménagement d'une «plage» tenant lieu de parvis de la gare, pour le bonheur des utilisateur.ices du bar-resto, du centre d'art et des passant.es. À l'instar des espaces internes de la gare, ces espaces extérieurs sont animés de jour comme de nuit.

Depuis l'origine, le projet a dû composer avec les impératifs de sécurité de la Société Nationale de Chemins de Fer Belges (SNCB). Dès 2009, les normes de sécurité rejettent les ateliers Fabrik ailleurs dans le quartier, et en 2018, le même impératif force le centre d'arts à abandonner la gare de Bruxelles-Chapelle. Pendant six mois, l'association continue ses activités sur le mode nomade. Le Bar-Resto est déplacé aux Brigittines, Centre d'Art contemporain du Mouvement situé non loin de son implantation d'origine, et ils/elles mobilisent des collaborations extérieures pour permettre la survie des autres activités.

Finalement, l'opportunité se présente de relocaliser tout le projet dans une imprimerie désaffectée de la rue de Manchester à Molenbeek.

L'inauguration début mai 2019 d'une « grande boîte insonorisée » d'une capacité de 400 places dans l'ancien hangar de l'imprimerie marque l'ouverture d'un deuxième cycle de vie, avec le défi de recréer un centre de quartier et un *hub* métropolitain. Les animateur.trices savent qu'il faudra faire tomber un certain nombre de barrières mentales pour retrouver la formule symbiotique qui valait à Recyclart d'être approprié tant par les créateur.trices et les artistes que par les travailleur.ses en insertion professionnelle, les étudiant.e.s ou les habitant.e.s des quartiers environnants. Du point de vue spatio-environnemental, rien ne ressemble en effet à la situation des vingt premières années : le bâtiment développe certes un imaginaire propice au développement d'activités culturelles mais pâtit aussi de l'image d'espace de travail ouvrier, fermé à la rue, que lui associent les habitant.e.s du quartier. Les conditions d'accessibilité sont moins favorables, et la sensation d'éloignement du centre-ville restera probablement forte tant que qu'un vaste chantier d'aménagement des espaces publics dans le quartier voisin de la Porte de Ninove ne sera pas achevé. Toutefois, la présence d'un réseau d'actrices et d'acteurs culturels présents le long du canal intensifie le sentiment qu'un pôle métropolitain est en train de se créer. La décision du Kunstenfestivaldesarts¹ d'installer à Recyclart son centre et sa billetterie participe de ce mouvement. La date d'ouverture du festival confronte les architectes en charge de la réhabilitation au défi de mener un chantier express ; auquel s'ajoute celui d'assurer la continuité de la programmation de Recyclart pendant les travaux.

En revanche, alors qu'en 1997 Recyclart faisait figure de pionnier en investissant la gare de la Chapelle, l'association peut s'appuyer à Molenbeek sur un réseau de *tiers-lieux* qui partagent le même genre d'objectifs et de contraintes. Cela se manifeste dans le projet spatial. Par exemple, une percée physique a été réalisée dans le mur qui sépare l'ancienne imprimerie où est installé Recyclart, de l'ancienne raffinerie de sucre Gräffe qui abrite Charleroi Danse (centre chorégraphique Wallonie-Bruxelles). Recyclart mutualise aussi l'utilisation de son espace avec De Vaartkapoen, un centre communautaire flamand dont le siège de la rue de l'École est en rénovation. Une dynamique d'écosystème semble donc se mettre en place, fondée sur la coopération et la mutualisation plutôt que sur la concurrence et la compétition.

¹ Le Kunstenfestivaldesarts est un festival international annuel consacré à la création artistique contemporaine. Créé en 1994, il prend place durant trois semaines au mois de mai dans une vingtaine de lieux bruxellois dédiés à la création artistique et dans des espaces publics. Conçu fondamentalement comme un projet bilingue, il réunit des institutions tant flamandes que francophones et contribue à encourager le dialogue entre les communautés présentes dans la ville. Chaque année, le centre du festival se déplace dans un carrefour culturel existant.

Zinneke à la place Masui

La Zinneke Parade est un événement culturel créé dans le cadre de Bruxelles 2000, capitale européenne de la culture. Tous les deux ans, elle mobilise un réseau décentralisé d'organisations sociales, culturelles ou de quartier pour préparer un grand défilé festif autour d'un thème. Cela permet, le temps d'une journée, d'inscrire dans l'espace public et dans les mémoires, une grande variété de créations socio-artistiques reflétant la diversité et le dynamisme des cultures contribuant à l'identité bruxelloise. La préparation et la matérialisation de cet événement thématique mobilise tout un écosystème d'artisan.e.s et d'artistes associés à des groupes formés dans les quartiers. Dans le jargon zinneke, cette association momentanée de partenaires de statuts variés autour d'un projet artistique commun est appelée *zinnode*, expression qui s'applique aussi au réseau d'écoles, d'académies, de maisons de quartier, de hangars vides ou d'espaces de production ordinaire dans lesquels s'organisent les ateliers de conception, la fabrication des costumes, des chars ou des décors, ou les répétitions. Dans les journées précédant la parade, des répétitions générales – baptisées *soumonces* dans le jargon zinneke – font sortir les zinnodes dans l'espace public de leur quartier. Et le jour dit, toutes les zinnodes convergent vers le *zinnodrôme*, espace central dont le tracé varie régulièrement autour des boulevards centraux et dans les limites du centre-ville. La Zinneke parade contribue à la production sociale de l'espace tant à l'échelle de proximité qu'à l'échelle métropolitaine.

Le centre de l'organisation est lui-même un *tiers-lieux*. Pendant quatorze ans, il était nomade et occupait temporairement des bâtiments vacants emblématiques comme les galeries Anspach² ou le Byrrh. En 2014, Zinneke a saisi l'opportunité d'occuper l'ancien atelier général du timbre, un bâtiment industriel appartenant à l'État dans le quartier Masui (Schaerbeek) avec un contrat de bail à réhabilitation d'une durée de vingt ans. Une subvention du programme européen FEDER lui permet de mener un projet pilote de recyclage du bâtiment, avec l'objectif d'y aménager les espaces de rencontre, de création, de formation et de production adaptés aux besoins de la Zinneke en respectant un cahier de charges exigeant en matière d'économie circulaire³.

Cette transition de la vie nomade à la vie sédentaire a obligé l'association à refonder son centre en menant de front deux chantiers : celui de la Parade biennale et celui de la rénovation du bâtiment. Il s'agit, tout en assurant la continuité de la Parade, d'aménager différentes fonctionnalités : des ateliers (métal, bois) accessibles par camion depuis l'extérieur, des réserves (espace

² Ancienne usine de conditionnement du Vermouth Byrrh.

³ Le projet-pilote financé par le FEDER est un partenariat entre l'association Zinneke et différentes organisations reconnues sur la place de Bruxelles en matière de recyclage, Rotor, Ouest architecture, le bureau d'études des techniques spéciales MATRIciel.

Matos) pour le stockage et le recyclage des costumes et autres ressources matérielles, des bureaux, des espaces d'accueil et un espace polyvalent. Le travail est effectué par des personnes formées *in situ* à la polyvalence exigée dans les filières de la rénovation artisanale. Ces qualifications sont mobilisées aussi bien pour les travaux de transformation du bâtiment que pour les créations liées à la parade⁴. Mais le défi de Zinneke ne se limite pas aux portes du bâtiment : il s'agit aussi d'ancrer l'organisation dans le quartier Masui. Cela implique l'ouverture – physique ou symbolique – d'une série de portes et une reconfiguration globale du réseau de relations que Zinneke entretient avec ses partenaires et les institutions de la ville.

Smart à LaVallée

Le projet de Smart, à sa création en 1998, est de constituer une mutuelle des artistes de manière autofinancée. Le but est de décharger les travailleur.se.s autonomes de la gestion administrative de leur activité en leur procurant un soutien juridique, fiscal et financier et la possibilité d'accéder à la sécurité sociale du salarié. Adressé d'abord aux artistes, le projet s'est ouvert aux technicien.nes du spectacle et à d'autres professions créatives, avant d'accueillir les freelances de tous types. Smart est aujourd'hui une coopérative.

Un des services offerts est la mise à disposition d'espaces de travail partagés où les travailleur.se.s du secteur autonome peuvent bénéficier de conditions de travail adaptées à leurs besoins et mutualiser des services spécifiques. Smart a trois implantations d'espaces mutualisés à Bruxelles. La première est la Brussels Art Factory (BAF) créée en 2011 par trois entrepreneurs culturels indépendants ayant pris accord avec la Smart pour occuper un de ses bâtiments inutilisés⁵. La BAF investit un espace de production artistique de 800 m² situé à Saint-Gilles, près de la gare du Midi, dans l'îlot constitué par la rue Féron et la rue Coenraets qui accueille aussi le siège central de Smart. La seconde implantation est LaVallée, un espace de 6000 m² qui a ouvert ses portes en 2014 dans une ancienne blanchisserie à Molenbeek. La troisième implantation est la Kop, un espace de co-working commun à Smart, à Coopcity et aux associations voisines, qui a ouvert ses portes rue Coenraets en 2017. Ces espaces de co-working reposent sur la dynamique de partage, l'effet de proximité entre les occupant.es et la fertilisation croisée des projets initiés par les entrepreneur.se.s. Ils restent ouverts à des résidents qui ne sont pas forcément membres de Smart⁶.

⁴ Un travail juridique innovant a été réalisé pour rendre compatibles les exigences de circularité liées au recyclage avec les procédures de marchés publics.

⁵ Marianne Rauche, «La Brussels Art Factory. L'expérience d'une friche culturelle», éd. en ligne Smart, 2014

⁶ Ceux-ci peuvent donc avoir un statut d'indépendant ou de salarié dans une structure d'économie classique sans finalité sociale.

À LaVallée, les ateliers et les espaces de travail pour les activités créatives s'organisent autour de deux cours et d'espaces communs secondaires (cuisines, salons, cours, terrasses). L'organisation spatiale est pensée pour favoriser la mise en application des principes de l'économie sociale et solidaire : association, coopération et mutualisation. Elle permet à des travailleur.se.s autonomes ayant des activités complémentaires entre elles de travailler ensemble sur un projet ou de mutualiser certains coûts fonctionnels de leur activité s'ils ou elles travaillent dans le même secteur. L'équipement dispose en outre de deux grandes salles d'événements pouvant être prêtées ou louées sur demande pour des activités d'animation du quartier ou de la ville.

UN ECOSYSTÈME BRUXELLOIS DE TIERS-LIEUX D'ÉCONOMIE SOCIALE ?

Le tour d'horizon de ces trois situations nous montre comment elles participent à l'éclosion d'un *œcosystème*⁷ de *tiers-lieux* d'économie sociale, qui nous semble un phénomène émergent du développement urbain à Bruxelles dont la géographie peut s'établir au regard de considérations spatiales, anthropologiques, politique et écologiques.

Des tactiques spatiales

D'un point de vue spatial, la description de ces figures se penche sur les tactiques qui permettent au *tiers-lieux* de faire leur place dans la ville. Nous proposons le terme de *tactique* en référence à Michel de Certeau, qui fait de la tactique un des leviers de *l'invention du quotidien*, la définissant comme un ensemble de pratiques développées par des gens ordinaires pour inventer ou réinventer le quotidien et le faire correspondre à leurs désirs. La tactique se caractérise par l'habilité à se saisir d'opportunités (en grec, le *kairos*), à mettre en œuvre des formes d'intelligence pratique (en grec, la *mêtis*) et à faire preuve de *tact* ou d'un «sens du toucher» (du latin, *tangere* : toucher) dans les manières de s'insérer dans le contexte (de Certeau M., 1978, 1990).

Le *kairos*, permet d'analyser comment les trois situations saisissent les opportunités offertes par le système d'interdépendance qui les lie à une série d'institutions publiques et urbaines ; comment cette loi de l'opportunité conduit Recyclart rue de Manchester et Zinneke place Masui, dans un contexte

⁷ Nous utilisons le terme *œcosystème* à la suite des travaux de Pierre Calame sur l'œconomie. Pierre Calame a remis cette notion au goût du jour et montre que les révolutions sont parfois silencieuses. En 1755, explique-t-il, *l'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert jette un «o» à la poubelle. Ce qui s'appelait jusque-là «œconomie» devient «économie». Dans son article sur l'«économie politique», il précise : «Le mot d'économie ou d'œconomie vient de *oikos* (maison) et de *nomos* (loi), et ne signifie originellement que le sage et légitime gouvernement de la maison, pour le bien commun de toute la famille. Le sens de ces termes a été dans la suite étendu au gouvernement de la grande famille, l'État». CALAME, P. 2018. *Petit traité d'œconomie*, Charles Léopold Mayer/ECLM.

où aucune des deux organisations ne maîtrise complètement son choix de localisation ; comment elles y trouvent leur avantage tout en servant les objectifs d'une politique de développement territorial qui en profite pour y trouver le sien : revaloriser le territoire du canal et les espaces industriels désaffectés. C'est comme ça que Recyclart et Zinneke ont pu bénéficier des financements des contrats de quartier, des contrats de rénovation urbaine ou des subventions du programme européen FEDER qui leur permettent de rénover les bâtiments. Smart suit une logique plus indépendante puisqu'elle est propriétaire des terrains qu'elle occupe à Saint-Gilles et que le terrain de LaVallée est une empythéose. Mais en investissant son capital dans la rénovation de ces bâtiments, elle agit aussi tactiquement et contribue implicitement à la politique de rénovation urbaine.

La *mêtis*, ou intelligence pratique, permet d'étudier la capacité des *tiers-lieux* à mettre en œuvre des agencements évolutifs en fonction des besoins de cohabitation entre différentes catégories d'«habitant.e.s» et entre travail, détente et créativité civique à différents temps de la journée. On la lira par exemple dans la manière dont les organisateur.trice.s transforment des limites ou des contraintes en atouts et en opportunités. Par exemple, le «tunnel» percé entre Recyclart et le centre chorégraphique Wallonie-Bruxelles est à la fois un lien physique (une «porte») et un indice de la capacité de transformer le principe d'association et de mutualisation en ressource de projet et d'innovation plutôt qu'en contrainte.

Le *tact*, enfin, est la manière dont les acteurs construisent leur rapport au contexte. Il renvoie à l'analyse de comment, à partir d'une position initiale d'outsider, les trois organisations s'insèrent dans les quartiers et dans le système de centralités métropolitaines. Trois figures émergent : l'aimant qui attire ou repousse (Recyclart), la porte qui s'ouvre et se ferme (Zinneke), la bulle qui vit pour elle-même et qui s'envole (Smart). Il faut noter qu'à part Recyclart au temps de l'occupation de la gare de la Chapelle, aucune des trois situations n'est connectée directement et durablement sur une infrastructure urbaine de premier niveau. À la Chapelle, Recyclart n'était pas seulement outsider mais aussi résistant : pendant vingt ans, l'association a fait preuve de beaucoup de «tact» pour maintenir sa position. Elle a contraint l'opérateur de chemin de fer à jouer un jeu de mutualisation des espaces et de coopération. L'argument sécurité incendie est finalement venu à bout de cette résistance. Faut-il en conclure que les *tiers-lieux* d'économie sociale sont systématiquement relégués dans le tissu courant ? C'est à vérifier mais comme on a vu, cela n'empêche pas chaque projet de contribuer physiquement et socialement à la production d'interfaces entre différentes échelles spatiales.

L'appropriation du travail comme valeur urbaine

D'un point de vue anthropologique, les situations proposées révèlent des formes nouvelles d'appropriation du travail comme valeur urbaine. Une première piste concerne *l'Enracinement*, terme choisi en référence à un ouvrage de Simone Weil dans lequel la philosophe énumère les devoirs du travail envers l'être humain. Elle y écrit «*C'est par le travail que la raison saisit le monde et s'empare de l'imagination folle*» (Weil S., 1949, citée par Alain Supiot). Cette citation postule une double dimension du travail : la dimension objective, qui nous pousse à travailler pour trouver de quoi vivre et pour améliorer notre milieu vital et la dimension imaginative, qui nous pousse à projeter dans le réel ce qui a d'abord été une préfiguration mentale, un rêve de société ou un modèle d'habiter. Le travail qu'on voit se développer dans les *tiers-lieux* étudiés semble contenir cette double dimension. Les travailleur.se.s n'y sont pas seulement rémunéré.e.s pour le labeur qu'ils produisent ; ils disposent aussi d'un espace-temps ouvert à la recherche de sens. À Recyclart ou à la Smart par exemple, les travailleur.se.s en formation, formateur.trices, artistes, manager.euses culturel.le.s et autres acteurs du monde du travail se rencontrent, apprennent à se connaître et à débattre de la signification du travail dans la société et de projets à engager. La dimension imaginative peut d'ailleurs devenir plus importante que l'objective : par exemple, à Zinneke, quand on s'engage dans un projet artistique sur base volontaire parce qu'il porte un message sociétal auquel on adhère.

Une deuxième piste concerne la division sociale entre travail productif et travail reproductif, ou entre la vie personnelle et professionnelle. L'impératif de rentabilité de la production a conduit la société industrielle à séparer les temps sociaux dédiés au travail et à la famille, et par conséquent à dualiser fortement espaces publics et domestiques. Les femmes, et les penseuses féministes en particulier, ont été les premières à remettre en question l'inégalité du rapport entre travail productif et travail reproductif et le rejet par l'organisation sociale contemporaine des activités à l'intersection de ces deux structures de la vie quotidienne. Or, certaines pratiques observées dans les *tiers-lieux* visités favorisent de nouvelles interrelations entre les deux mondes dans un sens qui mérite réflexion : par exemple quand ils permettent à la musique – activité plutôt liée au temps libre – d'envahir librement l'espace de travail manuel (Zinneke) : ou quand ils proposent des équipements (bar, restaurants, mais il pourrait aussi s'agir de crèche ou d'activités extra-scolaires) et des services (réception des colis, etc.) à l'intersection des temps du travail productif et du travail reproductif ; ou encore quand ils transforment pour un temps leurs espaces en équipements tels qu'une salle de sport à disposition du quartier (LaVallée). Dans les cas de Recyclart et de Zinneke, la formation est également un élément important de cette intersection.

Des gouvernances horizontales

Ces expérimentations ne peuvent se penser indépendamment du politique. De ce point de vue, les modes de gouvernance interne témoignent de la manière dont les trois organisations pensent et décident ce qui paraît aller dans le sens de leur projet. Depuis 2016, la Smart a adopté le modèle coopératif où les décisions sont prises en respect du principe « un homme/une femme égale une voix »⁸. Chez Zinneke, la prise de décision suit un modèle de coordination consensuel, voué à traduire la voix de l'association. Recyclart procède selon un modèle de coordination plus différencié, qui veut à la fois mobiliser les compétences de chacun.e pour le projet commun et prendre en compte pratiquement la diversité des niveaux de transition socio-professionnelle. La variété des formes que prennent les modes de gouvernance horizontale s'imbriquent dans la volonté commune aux trois projets de s'insérer dans l'économie sociale, où le bénéficiaire est utilisé au profit de l'intérêt collectif et non pas à des fins d'enrichissement privé.

Les valeurs d'usages

D'un point de vue écologique enfin, il nous semble que ces trois situations (Recyclart à la rue Manchester, Zinneke à la place Masui, la Smart à LaVallée) invitent à repenser la question de la propriété en tant que médium du lien entre *l'homo economicus* et son milieu. Dans la manière dont elles s'insèrent dans la réalité urbaine en saisissant les opportunités qui se présentent, elles priorisent un modèle d'appropriation fondé sur des usages plutôt que sur un statut juridique de propriété.

Conclusion

La description de la géographie de ces trois expériences et l'analyse des formes qu'elles prennent d'un point de vue spatial, anthropologique, politique et écologique participe à la représentation de leur fonctionnement en *œcosystème*. Leur mise en perspective nous permet d'évaluer leur manière de contribuer à une transition d'un régime urbain réglé par *l'homo economicus* vers un autre régime, où seraient reconsidérés les rapports politiques de gouvernance (relations entre les humains), les rapports écologiques entre les humains et leur milieu (via notamment les formes d'appropriation du foncier) et les rapports anthropologiques au travail en tant que ressource d'enracinement et temporalité quotidienne articulant, sous des formes habitables, la production économique et la reproduction domestique.

⁸ En 2015, un mouvement de réflexion sur le futur de l'organisation (jusqu'à-là constitué en asbl et fondation) est lancé, qui aboutit en 2016 à la formation d'une coopérative. Il faut toutefois noter que les décisions prises selon ce principe concernent les orientations stratégiques à propos desquelles le conseil d'administration invite l'assemblée générale à choisir. Pour la gestion de l'organisation au quotidien, les décisions sont prises par la direction, dans une structure hiérarchique traditionnelle.

SOURCES ET RESSOURCES

CHAPITRE 3

Augé, M. 1992. *Non-lieux: introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil.

Burret, A., 2017. *Étude de la configuration en Tiers-Lieu: la repolitisation par le service*, thèse de doctorat en sociologie, Université de Lyon.

Burton, R. 2016. « Du tiers-lieu au tiers-temps et au tiers-travail ». Juillet 2016, éd. en ligne Smart

Declève B., Grulois G., e.a (eds), 2020. *Designing Brussels ecosystems*, Metrolab Brussels Master Class II, Bruxelles : Metrolab Brussels.

« Les tiers-lieux d'économie sociale », cycle de conférence Dessiner la transition II, Fondation Braillard et Metrolab Brussels.

Calame, P. 2018. *Petit traité d'œconomie*, Charles Léopold Mayer/ECLM.

Certeau, M. de 1980. *L'invention du quotidien. I Arts de faire*, Paris, Gallimard.

Guérin, S. 2011. « Du *care* à la société accompagnante: une écologie politique du concret ». Dans *Ecologie & politique* 2011/2 (n°42), pp.115-134

Mauss, M. 1923-1924. « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques ». *L'Année sociologique*, seconde série, t.1, 30-186.

Musso, P. & Supiot, A. 2018. *Qu'est-ce qu'un régime de travail réellement humain?*, Paris, éd. Hermann.

Oldenburg, R. 1998. *The Great Good Place: Cafés, Coffee Shops, Bookstores, Bars, Hair Salons, and Other Hangouts at the Heart of a Community*, Marlowe.

Rauche, M. 2014. « L'expérience d'une friche culturelle », *La Brussels Art Factory*. éd. en ligne Smart.

Supiot A. (invité), « Le travail est-il encore un droit ? » In: GESBERT, O. (éd.) *La grande table idées*. France Culture : www.franceculture.fr, podcast 32min, 27 mars 2019.

Weil, S. 1949. *L'enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, Paris, Gallimard.

LIEUX CITÉS

Recyclart

13-15 Rue Manchester
1080 Molenbeek-Saint-Jean
<http://www.recyclart.be/>

Zinneke

13 Place Masui
1000 Bruxelles
<http://www.zinneke.org>

LaVallée

39 Rue Adolphe Lavallée
1080 Molenbeek-Saint-Jean
<https://smartbe.be>



4 — MONTPELLIER: LA HALLE TROPISME AU CŒUR D'UN QUARTIER EN DEVENIR

ENTRETIEN AVEC JORDI CASTELLANO ET VINCENT CAVAROC,
PAR SÉBASTIEN PAULE

Petit salon dans la grande halle.
Photo : Marielle Rossignol - Halle Tropisme.

La Halle Tropisme a été inaugurée début 2019 à Montpellier. Elle a tout de suite trouvé ses publics et rencontré un franc succès. Il s'agit du premier espace à s'installer au cœur d'un futur quartier à Montpellier, construit sur un site qui appartenait à l'armée. Par un double entretien avec ses animateurs, nous avons cherché à en cerner les principaux enjeux.

À la base du projet Tropisme, une coopérative culturelle (illusion & macadam) qui a souhaité s'inscrire dans un projet coopératif et d'intérêt collectif avec des partenaires partageant ces valeurs (Smart, Inco, la Banque des Territoires, la Métropole de Montpellier...).

Le projet s'appuie sur trois piliers :

- Le travail et l'entrepreneuriat : cet espace de 4000 m² accueille 200 entrepreneurs et salariés majoritairement actifs dans le secteur des Industries Culturelles et Créatives mais pas seulement.
- Les activités culturelles : presque tous les jours, des événements culturels, associatifs... se déroulent au sein de la Halle, qui a accueilli plus de 80 000 personnes depuis son ouverture.
- Convivialité : un bar-restaurant, des ateliers autour de la gastronomie afin d'accueillir un large public à découvrir un nouveau quartier mais aussi des entreprises en quête d'un espace à privatiser.

Au quotidien, le projet est porté par une équipe représentée, dans les pages qui suivent, par Jordi Castellano et Vincent Cavaroc.

Jordi Castellano est le gérant de la coopérative Tropisme et d'illusion & macadam, un groupement d'entreprises culturelles s'inscrivant dans le champ de l'économie sociale et solidaire. Fondée à Montpellier en 2001, cette coopérative s'est développée autour de trois missions : structurer le secteur culturel, produire et diffuser la création et enfin entreprendre dans un monde en transition.

Sur le projet Tropisme, il a été très présent sur la période de montage pour amorcer le projet. Aujourd'hui, il se dit « *un peu en retrait par rapport à de l'opérationnel, qui est surtout assumé par Vincent Cavaroc* ». Il s'occupe surtout de la coordination des activités des coopératives illusion & macadam et Tropisme et de la gestion des équipes.

Le parcours de Vincent Cavaroc s'est constitué « *entre l'institution culturelle – cette culture sacralisée, qui est de moins en moins vivace du fait de la raréfaction de l'argent public – et un parcours underground* ». Après quelques années au Centre Chorégraphique National de Montpellier, il a travaillé six ans dans l'équipe de direction artistique de la Gaieté Lyrique à Paris.

En parallèle, il a mené des expériences en radio, depuis des radios associatives jusqu'à France Culture, et produit des chorégraphes (Mathilde Monier et Xavier Leroy). Cette diversité l'amène à imaginer un lieu « *qui s'affranchisse de la pesanteur institutionnelle, notamment dans les schémas de prise de décision, en conservant une indépendance financière* ».

SI L'ON ÉVOQUE AVEC VINCENT ET JORDI LA CONCEPTION DE LA HALLE TROPISME, IL EST D'EMBLÉE QUESTION DE SON INSERTION DANS UN QUARTIER EN PLEIN DÉVELOPPEMENT, AVEC LEQUEL IL A FALLU NOUER DES RELATIONS.

Vincent C. — La Halle Tropisme est le premier et (pour l'instant) seul bâtiment dans un quartier en devenir. Tout reste à construire. Le quartier alentour, tel qu'il est, au moment où on s'implante, (début 2019), est plutôt calme, très préservé. Il a été construit dans les années 50-60 par des gens qui aujourd'hui sont très âgés ou partis en maisons de retraite, et peu à peu racheté par des quadras avec famille.

L'idée, d'entrée de jeu, n'était pas de nous imposer *ex abrupto*, donc on a fait plusieurs actions dites de programmation du chantier. Pendant six mois, au moment et au cœur du chantier, on a organisé deux événements mensuels, soit pour les entrepreneurs qui allaient devenir nos résidents, soit pour le quartier, qui allait devenir notre première base de public.

Aujourd'hui, le fait d'avoir un jardin, des espaces extérieurs, une cuisine ouverte en permanence avec des tarifs abordables... est très enrichissant. Ces espaces intermédiaires permettent de créer du lien, pour que les différentes strates de voisinage se connaissent, cohabitent.

En novembre 2019 s'est ouvert un marché paysan hebdomadaire qui va devenir un vrai lieu de reconnaissance et de rencontres. On a monté un pôle bien-être ouvert à tout le quartier ; avec la permanence de plusieurs praticiens (ostéopathe, réflexologue...) tous les jours. Tout cela fait en sorte que le quartier s'approprie ce lieu, même s'il peut craindre la nuisance engendrée par le rassemblement de 3000 personnes sur une après-midi pour un concert.

Je n'avais pas mesuré, à la base, que le fait d'être loin du centre et mal desservi allait devenir un avantage en ce sens que personne ne viendrait à Tropisme par

hasard. Toute personne qui vient ici le fait par intérêt et donc participe à une communauté. Et les familles ont la même communauté d'intérêt lorsqu'elles se déplacent ici. On est en outre un lieu de liberté très puissant pour les enfants. Tu peux venir déposer ton enfant ici. Il y a mille endroits simples pour s'amuser et tu te sens rassuré.

Le quartier en devenir, ce sont ces hectares qui nous entourent dont nous avons été les défricheurs. Dès septembre 2020, il y aura un campus avec 1300 étudiants de l'ESMA (une école d'art), un cluster des métiers de la radio, du foncier d'entreprise, un ensemble de 800 logements...

La culture est souvent un vecteur de gentrification. Dans des quartiers où les gens ne mettent plus les pieds, on installe des artistes et peu à peu, le lien se recrée. La contrepartie, c'est l'augmentation des loyers et que ceux qui ont créé ce lien disparaissent. C'est cynique mais c'est un phénomène difficile à enrayer.

Ici, ce qui est assez intéressant, c'est qu'on a un quartier en gestation qui permettra d'absorber un flux de personnes plus homogènes sociologiquement et qui auront envie de venir ici parce qu'il y aura des écoles, des tiers-lieux... mais ce flux sera intégré dans du neuf ou de la réhabilitation d'espace. On ne sera pas obligé de chasser des communautés préexistantes.

L'ORGANISATION DU LIEU PROPREMENT DIT EST LE FRUIT D'UN SUBTIL DOSAGE QUI NÉCESSITE UNE GESTION PRÉCISE DU TEMPS ET DE L'ESPACE POUR FAIRE COEXISTER AU MIEUX TRAVAIL ET ACTIVITÉS CULTURELLES.

Jordi C. — Aujourd'hui, 220 personnes physiques travaillent dans la Halle Tropisme. Cela représente à peu près 45 entreprises et 45 indépendants. On est au complet. On aménage de nouveaux espaces pour accueillir d'autres résidents. La typologie des usagers est très variée au sein des industries culturelles et créatives, comme on le souhaitait au départ. Ce qui n'est pas un hasard : la phase dite de commercialisation a été très ciblée. On n'a pas fait de la diffusion très grand public, des annonces... On a plutôt activé des têtes de réseau dans certains secteurs qu'on voulait voir représentés dans la Halle et laissé ensuite fonctionner le bouche-à-oreille. On est arrivé ainsi à quelque-chose d'assez équilibré en termes de domaines d'activités, de métiers.

Et puis on avait mis en place toute une procédure de sélection qui comprenait des éléments économiques, mais pas uniquement. On s'est aussi montré attentif aux attentes qu'avaient les futurs résidents du lieu, à ce qu'ils pouvaient y amener. Cette manière de procéder s'est avérée plutôt efficace, parce qu'on a refusé très peu de monde. Les gens qui candidaient avaient compris le projet et se mettaient dans la bonne posture par rapport à celui-ci.

Vincent C. — La vraie plus-value du lieu est sa dimension culturelle et le fait qu'on ait un écosystème autour des industries culturelles et créatives (ICC).

Tropisme a certes des côtés assez fourre-tout mais offre malgré tout le gage d'avoir des gens d'une certaine homogénéité. Tous les corps de métiers sont complémentaires. Et on a voulu accueillir un spectre large, sans nous cantonner aux jeux vidéo, domaine de pointe de Montpellier, ou à l'animation. On s'aperçoit aujourd'hui que le phénomène de fertilisation croisée existe concrètement. Tous les gens qui ont collaboré depuis l'ouverture de Tropisme étaient dans des champs connexes mais différents. On crée un outil complètement intégré.

L'étape d'après serait l'ouverture d'un espace de travail de création. Tropisme accueille plusieurs compagnies de danse et théâtre, mais dans la fonction de production et d'administration. On n'a pas d'espaces de répétition.

Ainsi, on vient de réaménager un espace de 250 m² qui s'appellera la Menuiserie et qui permettra des expos et résidences de longue durée. Dans quelques mois, il deviendra un studio de création en lien avec la chorégraphe Mathilde Monier. On pourra voir les artistes en résidence, des cours de danse... Mais ce lieu sera réversible du jour au lendemain et pourra être affecté à d'autres usages, du *clubbing*, des événements privés et ainsi générer son économie.

En général, on sacralise l'espace de création d'une part et l'espace de business de l'autre. On est face à une logique manichéenne de profane et de sacré dans la culture. Je ne supporte plus ces logiques excluantes. On va faire la démonstration ici qu'on peut avoir des espaces de création extrêmement pointus, qui se transforment de manière très rapide, réactive et réversible pour épouser d'autres usages.

Jordi C. — Ce qui était intéressant à observer, c'est qu'avant même l'ouverture, au moins les trois-quarts des espaces de travail étaient déjà réservés. Tous ces gens s'étaient engagés sur la base d'un plan afin de travailler au milieu d'un chantier, dans un quartier pas vraiment identifié, pas forcément accessible. Très clairement, la motivation de ces gens n'était donc pas l'offre immobilière, mais plutôt le plus qu'apportait l'espace partagé. La suite a montré que c'était vraiment ça, parce que les échanges sont permanents entre les résidents.

Vincent C. — Si on veut faire de cet élan des tiers-lieux autre chose que des boîtes entrepreneuriales et des hôtels d'entreprises maquillés, on est obligé d'être très fins sur la façon dont on calibre les espaces de culture, de monstration et de création, avec cette difficulté permanente - et qui est

peut-être l'intérêt principal – qui est de savoir comment on met la culture à l'endroit du travail et comment on met le travail à l'endroit de la culture. Autrement dit, comment on fait coexister ces deux pôles, en tenant compte des nuisances de l'un par rapport à l'autre, et de l'intérêt que l'un peut nourrir pour l'autre.

Aujourd'hui, après neuf mois d'ouverture, le grand intérêt de cette aventure, c'est que les 220 postes de travail qu'on a ici sont pour moi (avec ma casquette de directeur artistique) comme un vivier, comme si j'avais un studio de création où je sais que de temps en temps je peux piocher des compétences. Ici, par exemple, pour le festival qu'on vient de faire, un résident m'a proposé en buvant le café de me faire un *teaser*. Ou encore, j'ai une table ronde sur « Vivre Demain », et il y a ici une structure d'habitat participative. Alors forcément je l'implique.

Arriver à avoir une programmation quasi quotidienne dans un lieu de travail ouvert 365 jours/an, ça se fait en exploitant les temps faibles de la bulle entrepreneuriale pour les temps forts de la bulle culturelle. C'est-à-dire que les soirées et week-end, j'en profite pour y aller à fond car il y a le moins de risques de nuisances.

Pour le reste du temps, il a fallu être très malin au moment de la conception du lieu. On a eu un grand espace de 4000 m² (ce sont les anciennes halles de mécanique de l'armée), très difficile à cloisonner pour contenir du son et de la lumière à certains endroits. Du coup, c'est un jeu de précision qui consiste à mettre les entreprises les plus sensibles au bruit le plus loin possible. Ou encore d'aménager un nouvel espace qui devienne un lieu dans le lieu, qui soit distinct et qui permette de créer des formes autonomes, même en journée.

Un modèle économique comme le nôtre, pour lequel nous ne disposons pas d'argent public pour le fonctionnement, nécessite une tension permanente entre ce qu'on propose au grand public (et qui apparaît dans notre programme culturel) et ce qu'on propose en privatisation. C'est ça qui nous permet de joindre les deux bouts et de vivre.

Les résidents constituent 60% des apports, dans notre modèle économique, grâce aux loyers. On ne peut pas se permettre de les négliger et on veille à :

- Que le lieu soit un espace d'attractivité commerciale pour eux, c'est-à-dire qu'il remplisse la fonction animation de la communauté professionnelle, en faisant en sorte que certains des événements qu'on propose leur soient directement dédiés. Plus le lieu marche publiquement, plus ils en bénéficient en termes d'image.

- Organiser la vie informelle des résidents, c'est-à-dire stimuler une vie intra-résidents avec des apéros, des temps informels de présentation de saison, des réunions autour de choix particuliers qui concernent le lieu... Ce n'est pas facile parce qu'on va à 100 à l'heure et on oublie parfois ces enjeux pourtant essentiels.
- Faire un vrai choix dans la sélection des résidents afin que se crée une certaine communauté d'idées.

À l'accueil de nouveaux résidents, on essaye d'être le plus clair possible sur notre politique et la spécificité de ce lieu, c'est-à-dire qu'on est dans un lieu culturel et entrepreneurial et que ces deux dimensions vont travailler l'une avec l'autre. Que ce projet soit mu par une coopérative n'est pas neutre. Car finalement, cette histoire est créée ensemble avec les résidents depuis le début et de A à Z. Il faut arriver à créer une communauté d'intérêts et mettre à disposition des objets, des formes (par exemple un jardin) dont les résidents pourront se saisir et dont ils prendront soin collectivement.

TROPISME EST-IL VU COMME UN LIEU DE TRAVAIL, ENTREPRENEURIAL MALGRÉ UNE COMMUNICATION AXÉE SUR L'ASPECT ÉVÉNEMENTIEL ET LE « QUARTIER CULTUREL » ?

Jordi C. — Je trouve que ça s'équilibre et se nourrit, surtout dans le sens événementiel vers la fonction entrepreneuriale car très clairement la question de la notoriété joue un rôle. Être installé ici, recevoir ses clients ici, quand on entend parler du lieu partout, ça donne du crédit et de la notoriété aux résidents.

Je pense que les résidents aiment beaucoup ce qu'il se passe ici car on a clairement expliqué et incarné le fait qu'on a créé une boîte à outils et que maintenant, des acteurs s'en saisissent et développent leurs activités. On crée les conditions favorables pour que ces activités naissent. Quand on regarde la programmation événementielle depuis le début de l'année, on s'aperçoit que nous-mêmes, nous ne produisons qu'une petite partie. Le reste repose sur des partenariats. C'est vraiment la richesse du lieu et les résidents en ont conscience. Le seul bémol, c'est qu'aujourd'hui ils ne se sont pas complètement approprié ces capacités-là par rapport à leurs activités respectives. Mais peut-être que c'est nous qui ne leur laissons pas assez la place ou qu'il n'y a pas la matière. Peut-être que ce besoin-là est fantasmé et qu'ils ne l'ont pas. C'est ce qu'il va falloir étudier.

CE QUE LEUR PRÉSENCE À TROPISME APPORTE AUX INDÉPENDANTS ET AUX ENTREPRISES QUI Y TRAVAILLENT ? UN VIVIER DE RESSOURCES, LA MUTUALISATION DE CERTAINS MOYENS, DES ÉCHANGÉS EN TOUS SENS, DES POSSIBILITÉS DE

CHANGEMENT, NOUS EXPLIQUENT VINCENT ET JORDI.

Jordi C. — Les choses se passent assez différemment en fonction des tailles de structures ou de leur ancienneté dans leurs activités. On s'aperçoit que ceux qui sont les plus demandeurs de mutualisation et de mise en commun, ce sont les indépendants. Les entreprises, plus elles sont grosses, plus elles sont hermétiques. On avait déjà senti cela de façon intuitive au moment de les accueillir. Quand les entreprises comptent plus de dix ou douze personnes, elles ont des fonctionnements installés, qui font que les gens sont concentrés sur leurs tâches et ne sont pas forcément dans la logique de chercher de la rencontre avec d'autres personnes travaillant dans le même lieu. Néanmoins on a quand même observé des échanges. Ce qui est le plus flagrant, ce sont des besoins de services sur des domaines que les entreprises n'ont pas en interne. Il y a une espèce de label auto-proclamé dans la Halle, de sorte que la plupart des gens, quand ils cherchent quelqu'un sur un métier qu'ils ne connaissent pas, cherchent d'abord sur place. Ils n'ont aucune garantie sur la qualité du travail à priori mais font jouer un réflexe assez intéressant en termes de solidarité entre les gens du lieu.

Par contre, là où ça prend pleinement son ampleur, c'est avec les indépendants, parce qu'ils ont vraiment commencé à travailler ensemble, que ce soit de manière formelle sur des chantiers pour lesquels ils s'associent, ou de manière complètement informelle à travers des échanges non monétisés. Si l'un travaille dans la communication et l'autre est webmaster, que l'un a besoin des tuyaux de l'autre, ils prennent deux heures, ils s'expliquent leur problème, et il n'y a pas d'échange économique pour cela ; cela se fera dans l'autre sens à un autre moment. Il n'y a même pas de système de réciprocité formalisée. Ça c'est plutôt une belle réussite. Là-dessus, tous les retours qu'on a de la part des résidents sont bons.

Pour les grosses entreprises, en revanche, on en est à un point d'inertie pour le moment. Au niveau individuel, tout le monde est content d'être là. Ça donne un cadre de travail dans lequel on se sent bien. Souvent les résidents sont fiers du projet. Mais après, je ne vois pas de vrai changement dans les façons de travailler, dans leur ouverture. Les salariés, dans ces structures, ne vont pas chercher l'opportunité, une idée ou le lien avec une autre personne qui leur permettra de faire évoluer leur activité. Il y a du travail sur ce plan, parce qu'une telle démarche passe par une meilleure connaissance des personnes et des compétences qui sont présentées ici. Il faut aussi que l'employeur soit d'accord que le salarié passe du temps à faire du réseau, rencontrer les gens ici. C'est du temps improductif à court terme mais qui, pour moi, représente un investissement sur le futur. Mais ce n'est pas évident à mettre en place...

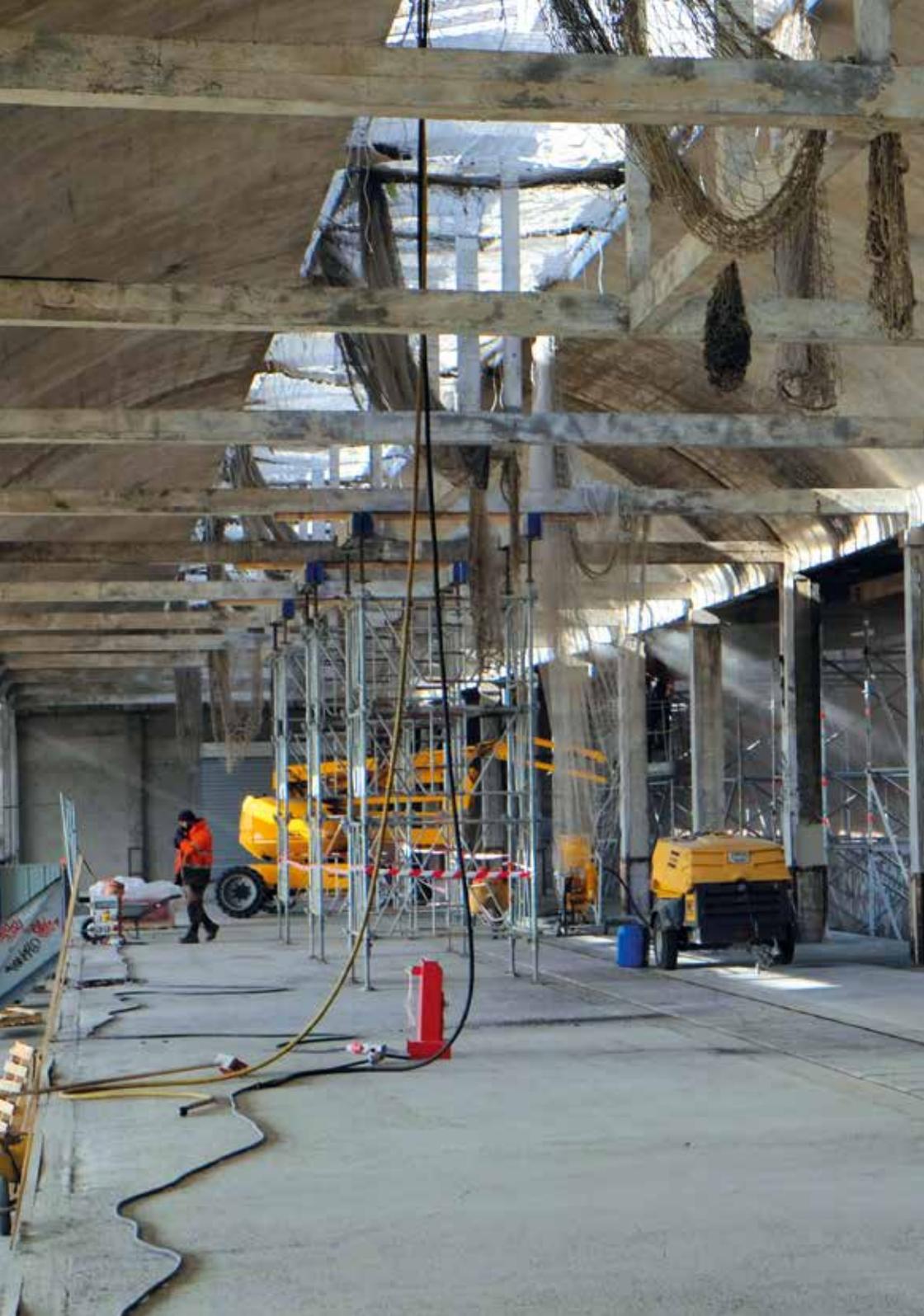
Il faut signaler qu'un volet « recherche et innovation » d'une très grosse entreprise vient de s'installer dans la Halle. Ça dit beaucoup sur le fait qu'ils ont compris qu'au sein de leurs « institutions », l'agilité, l'inventivité, l'innovation sont difficiles à susciter. Il fallait qu'ils soient dans des contextes stimulants pour le faire, d'où l'intérêt d'être ici. Quand on discute avec les membres de cette entreprise (Enedis, qui installe son laboratoire d'innovation), ils ont vraiment envie de s'investir dans l'animation de la filière, dans ce qu'il se passe globalement ici. C'est vrai qu'on était surpris quand ils nous ont proposé de venir s'installer ici, mais c'est une opportunité unique de créer un pont avec l'industrie et cela ne peut qu'appuyer le projet et l'activité de nos résidents. Dans un an, on pourra estimer les retombées de cette collaboration, voir comment leur projet rayonne sur l'ensemble du lieu. Et de manière plus pragmatique, ils soutiennent des projets dans la Halle.

Il y a un autre enjeu de taille pour l'avenir : aujourd'hui on a identifié les compétences principales de chacun mais il reste de nombreuses compétences cachées. Le réservoir de compétences non identifiées doit être énorme. Pour ne prendre qu'un exemple, on a lancé une dynamique sur les questions de formation dans la Halle. Au premier rendez-vous, on pensait qu'il n'y aurait que les gens des trois organismes de formation identifiés sur le lieu. En fait, on s'est retrouvé à 40, avec des gens qui faisaient de la formation sans qu'on le sache et d'autres qui n'en faisaient pas encore mais qui avaient vraiment envie de transmettre leur savoir. Tout de suite cela a créé une émulation très riche.

On a aussi des profils qui ont envie de faire évoluer leur métier voire de *switcher* et qui trouvent, dans la Halle, l'opportunité de faire ça. Ils peuvent montrer leur savoir-faire, recevoir des conseils, être appuyés par les collègues... qui vont favoriser cette bascule. On a eu le cas avec un graphiste, charpentier de métier, qui voulait revenir à la partie construction de bois. Il a pu changer.



La Halle Tropisme avant travaux. Photo : Marielle Rossignol - Halle Tropisme



5 — DE L'INFLUENCE DU DESIGN DANS LA CRÉATION D'UN TIERS-LIEU : L'EXEMPLE DU BAZAAR ST-SO À LILLE

CAROLINE SENEZ

Chantier du Bazaar St-So.
Photo : Smart.

Depuis 2017, le cluster d'économie sociale et solidaire Initiatives et Cité et Smart portent le projet du Bazaar St-So à Lille. Il s'agit de réhabiliter une ancienne gare de 5000 m² pour en faire un lieu dédié à l'économie créative, en plein centre-ville. Avec l'essor de l'économie industrielle, des milliers de tonnes de marchandises ont transité par ce site. Demain, il s'agira de faire entrer ce lieu emblématique dans une nouvelle ère, celle de l'économie créative. Dans le Bazaar St-So, ce ne seront plus des marchandises mais des savoirs et des savoir faire qui transiteront et s'échangeront. Cheffe de ce projet pour le compte de Smart, Caroline Senez présente la collaboration menée avec une équipe de designers pour penser l'aménagement des lieux

Accueillant des entrepreneurs issus de différents horizons, ce lieu favorisera l'apprentissage basé sur les pairs et les échanges d'expériences entre membres. Il sera propice à de nombreuses rencontres, révélera sans doute des compétences complémentaires (finance, communication, ergonomie, modèle social, etc.) et fera naître des projets communs ou de nouvelles entreprises.

Initié par la Ville de Lille, le projet est ambitieux car il s'agit à la fois de porter la réhabilitation d'un « monstre de béton »¹ (laissé à l'abandon depuis plus d'une décennie), mais aussi d'envisager son animation et sa vie une fois le chantier achevé, en mai 2020.

Et le hasard fait parfois bien les choses car le calendrier du lieu coïncide avec celui d'un événement important pour la Métropole Européenne de Lille. En 2020, Lille sera Capitale Mondiale du Design, ce qui nous invite à faire du Bazaar St-So un lieu incontournable et attractif de cette manifestation.

LA CAPITALE MONDIALE DU DESIGN ET SES OPPORTUNITÉS

Lille Métropole 2020, Capitale Mondiale du Design est un projet de transformation du territoire par le design. L'objectif est de faire du territoire un laboratoire d'expérimentations à grande échelle. Citoyens, entrepreneurs, créateurs, collectivités, acteurs du monde de la culture et designers sont invités à imaginer et à expérimenter de nouvelles façons de concevoir, d'élaborer et de décider. Tous pourront montrer les résultats de leurs initiatives, baptisées POC (Proof of concept ou preuve de concept), en 2020.

¹ Voir la photo du site avant restauration.

C'est dans cet état d'esprit que l'équipe projet du Bazaar a déposé un POC centré sur la coopération entre les différentes communautés résidentes du lieu. La capitale mondiale du design offre la possibilité de se faire accompagner par des designers, ce que nous avons décidé de faire. Après une consultation de quelques cabinets et agences orientés design de services, nous avons choisi de collaborer avec l'Atelier RUSH.

L'Atelier RUSCH est une agence hybride composée de designers, d'urbanistes, de cartographes et d'économistes. Inspiré des techniques d'innovations sociales des pays nordiques et des méthodes du design, l'Atelier RUSCH « se donne pour mission de véhiculer et d'expérimenter des méthodes créatives d'organisation de l'intelligence collective de manière transversale et participative ». Avec ces méthodes, l'équipe de l'Atelier veille « à ce que les usagers se réapproprient des lieux, des thématiques, des projets par le FAIRE avec comme levier principal : l'expérience utilisateur/usagers. »²



Ateliers d'innovation participative



Chantiers participatifs



Facilitation visuelle



Conduite de projets collaboratifs

L'Atelier Rusch est résident à ICI Montreuil, la première manufacture collaborative du réseau Make ICI. Celle-ci regroupe des ateliers d'entrepreneurs de la création, d'artisans et d'artistes. Cet écosystème favorise la créativité, l'innovation et la solidarité. Les compétences de designers, architectes, menuisiers, urbanistes, sociologues, graphistes, vidéastes et créateurs en tout genre sont donc mutualisées pour concevoir de nouveaux projets et développer des activités. Les ateliers d'ICI Montreuil mettent à disposition des machines et des outils pour travailler le bois, le métal, le textile, l'électronique, le plastique... Grâce à cet écosystème qui s'étend aujourd'hui à Marseille et bientôt à Nantes, Paris et dans le Morvan, ils peuvent prototyper, concevoir et fabriquer tous les concepts possibles et imaginables !

Ce positionnement de l'agence a été l'un des critères importants de sélection des designers dans la mesure où il légitime leur discours sur le sujet : ils collaborent au même type de lieu que celui à créer. Leur retour d'expérience n'en a été que plus convaincant.

² À propos de l'Atelier Rush, voir fr.linkedin.com/company/atelierrusch

Le cœur de la mission est riche :

- Créer les conditions de la coopération entre les entreprises, partenaires, artistes et artisans, habitants, parties prenantes du projet, tout en veillant à l'ouverture de la halle sur l'extérieur, mêlant habitat neuf et quartiers anciens.
- Renforcer la capacité du territoire, de ses acteurs à entreprendre et à travailler de manière collaborative et coopérative en faveur d'une économie créatrice de valeur (marchande et non marchande).
- Plus qu'un lieu fini, penser cet espace comme un processus continu, en devenir.

Les défis sont multiples :

- Veiller à l'unité du projet malgré des espaces dédiés aux artistes / artisans (partie ateliers), à l'événementiel et aux structures résidentes sur le site dans la partie bureaux.
- Créer un lieu d'expérimentation de nouvelles organisations du travail.
- Créer une dynamique interne et ouverte sur l'extérieur, (le quartier, la ville, et au-delà), au travers d'une offre de services riche et variée.
- Disposer d'espaces fonctionnels et d'une configuration de ces derniers remplissant les conditions de la qualité de vie au travail, de la rencontre, de la convivialité, de l'efficacité, de la transversalité... et de la coopération.
- Favoriser la participation des usagers.

La méthodologie des designers s'est donc organisée en différents temps individuels et plus collectifs, tels que des entretiens avec des partenaires du projet ou de futurs résidents, des ateliers avec l'équipe projet ou encore un



workshop géant le 25 septembre au sein du Bazaar, avec toutes les personnes ou structures qui avaient déposé leur candidature pour occuper le lieu.

UN LIEU MOUVANT AU SERVICE DES USAGES ET DES USAGERS

Pour aboutir à la réalisation de tous ces objectifs, nous nous appuyons à la fois sur l'accompagnement par les designers mais aussi sur notre retour d'expérience, basé sur de nombreuses visites d'autres lieux et une connaissance fine de deux sites en particulier.

Une des réalisations importantes du cluster d'entreprises Initiatives et Cité, dont Smart est membre fondateur, est son propre espace de travail collaboratif : « La Grappe », à Lille. Cette expérience, ainsi que celle de La Vallée à Molenbeek, sert de point de départ pour poser les lignes directrices du nouvel espace et pour aller plus loin en termes de collaboration et d'impact social et créatif. Et c'est bien dans l'idée de construire un écosystème créatif dans un lieu dont il faut penser les usages et la collaboration créative que les porteurs du Bazaar St-So et l'atelier RUSCH collaborent depuis un an.

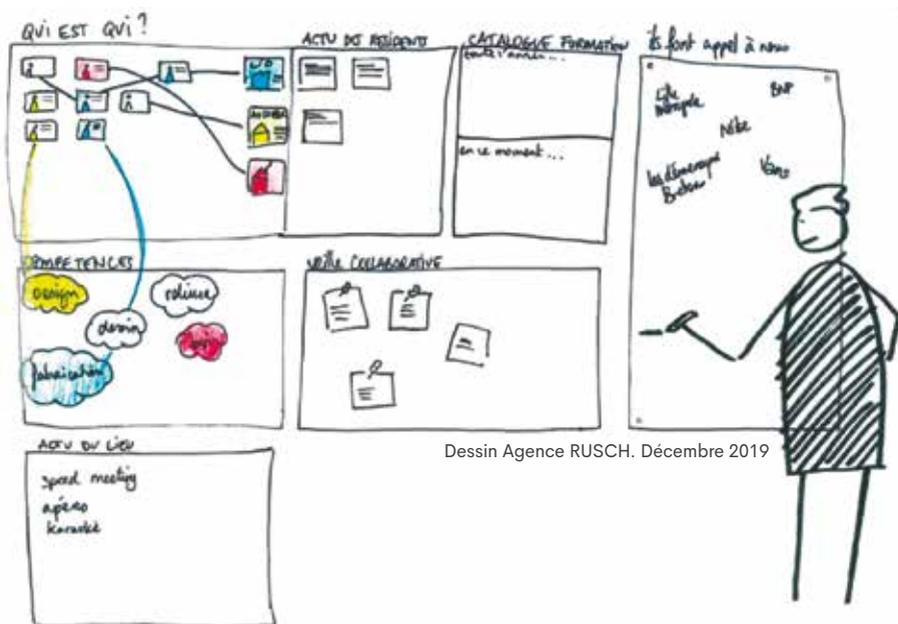
Analysant les pratiques des travailleurs indépendants, le design permet d'organiser les fonctionnalités qui répondent à leurs besoins ambivalents d'interaction et d'indépendance. Ainsi l'aménagement de l'espace et du mobilier permet à chacun de s'installer en vis-à-vis aussi bien que de s'isoler avec un client dans une salle fermée. Le design du service consiste alors à organiser la gestion des flux et des échanges en développant des outils performants de répartition des tâches, de réservation des salles, ou d'usage des espaces de convivialité pour concrétiser et rendre viable la cohabitation des activités.

Ce que nous retenons à quelques mois de l'ouverture en mai 2020 et en pleine démarche participative avec les résidents :

- Il n'est pas nécessaire de tout prévoir ou de tout organiser avant que la communauté ne s'empare des lieux.

Partant de cette logique, nous avons volontairement conservé des espaces dont l'usage n'est pas défini, que nous appelons « espaces capables ». Nous verrons à l'ouverture s'ils sont réellement appropriés par les résidents ou si un autre usage peut être envisagé.

Même logique pour les outils collectifs. Ci-après, on découvrira l'ébauche d'un tableau collaboratif à placer à l'entrée du Bazaar St-So. Il s'agira de mesurer s'il est animé, s'il est un point de passage informatif pour les résidents.



— Nous prévoyons une programmation d'événements dans le lieu mais là aussi nous souhaitons donner toute leur place aux résidents.

Ainsi au-delà d'occuper les lieux, ils seront mis à contribution pour lancer des initiatives dans leur domaine, seuls ou avec d'autres, afin de faire en sorte que nous soyons bien tous coproducteurs de ce lieu et non seulement locataires d'espace, ce qui modifie totalement la posture des personnes que nous sélectionnons.

— L'impérieuse nécessité de faire le lien avec le tissu local.

Au-delà du lien avec les résidents, la connaissance fine du réseau associatif, entrepreneurial dans les quartiers voisins que sont le centre et Lille Moulins sont nécessaires afin de proposer des choses complémentaires à ce qui se fait déjà sur ce territoire. C'est aussi une façon de faire du Bazaar St-So un lieu véritablement inclusif d'un public jeune, éloigné de l'emploi par exemple, en cherchant à trouver des solutions innovantes à certaines de ces problématiques.

Tous ces éléments sont donc intégrés dans la dernière ligne droite d'élaboration du projet qui ouvrira en mai 2020, avec une exposition de

la Capitale Mondiale du Design sur le thème « Habiter », qui permettra de mobiliser pour la première fois une partie des 300 résidents attendus dans le Bazaar St-So.

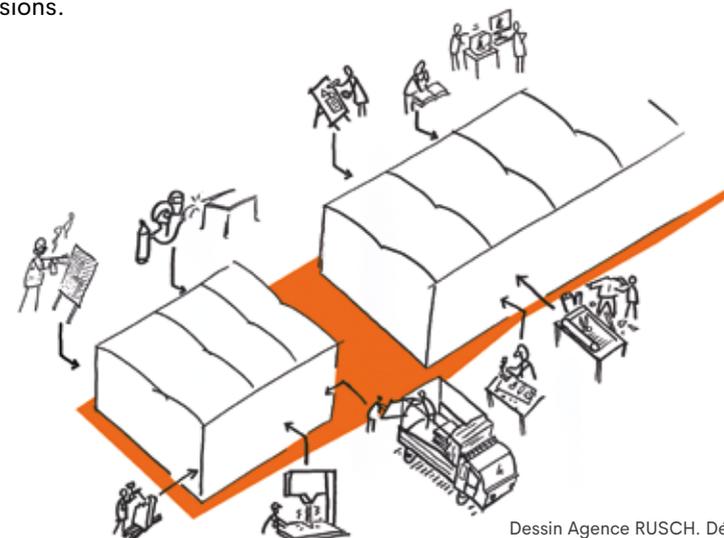
FOCUS SUR LE PROTOTYPAGE DE L'ORGANISATION DES ESPACES DANS L'ATELIER

Objectif: Appropriation de la communauté créative et adaptation des aménagements en fonction des usages

Lors de l'atelier de co-conception que nous avons organisé avec plus de 80 candidats au Bazaar, les architectes de Beal et Blanckaert et l'Atelier RUSCH, un des groupes de travail s'est focalisé sur l'agencement de l'Atelier.

Mesurant 840 m² et séparé physiquement du reste du bâtiment par une rue, l'Atelier représente un enjeu particulier. Il s'agit de faire cohabiter en son sein différents artisans et artistes qui risquent d'avoir des pratiques engendrant des conflits d'usage. Le prototypage travaillé avec les designers nous amène aujourd'hui à envisager les choses de cette façon.

Ce qui préside cette organisation est basé sur les possibles conflits d'usages entre les différents métiers: par exemple, l'ébéniste fait du bruit et de la poussière avec ses outils et le peintre ne pourra pas tolérer cette poussière à proximité. De la même façon, nous avons réservé les espaces bénéficiant du plus de lumière naturelle aux personnes travaillant le textile, pour qui il est important à la fois de bien choisir les tissus et de réaliser des gestes de précisions.





Bazaar St-So
Images de synthèse : Béal & Blanckaert, Architectes et urbanistes



6 — DYNAMO^{COOP} : UN CONTRAT D'OCCUPATION ARTISTIQUE DURABLE

MATHIEU BIETLOT

Chantier de l'Atelier Dony.
Photo : Damien Balon

Le travail, ou l'ouvrage, créatif est un métier mais pas un emploi. Il passe par un autre système de rémunération qui évolue au fil des changements d'époque. Nous ne pouvons y réfléchir sans prendre la mesure des bouleversements en cours.

MONDE NOUVEAU MONDE ANCIEN¹

Outre la gravité de la question écologique et un seuil inouï d'inégalités, ce début de XXI^e siècle se caractérise par l'accélération exponentielle des révolutions technologiques. D'un côté, celles-ci permettent à l'économie capitaliste – soutenue par la généralisation des politiques néolibérales – de se ramifier et conquérir des marchés toujours plus vastes ou intimes en épuisant les ressources de tout type. D'un autre côté, elles ouvrent la voie à de nouvelles modalités de création, de communication, d'organisation, de coopération et de distribution².

En ce qui concerne les métiers de la création, le crédo néolibéral prescrit d'abord des politiques d'austérité en matière culturelle : une réduction générale des subventions publiques et une tendance à les concentrer dans des gros projets ou structures au détriment des petites cellules artisanales et de la diversité. Cette défection publique s'accompagne de la privatisation de nombre de services aux artistes et d'espaces de création ou de diffusion. Du côté du mécénat, les grands princes de jadis ont cédé la place à des groupes tentaculaires qui instrumentalisent la distribution culturelle afin de promouvoir leurs produits et diffuser des messages peu compatibles avec une multitude de démarches artistiques. Il s'ensuit une monopolisation et standardisation croissantes du marché culturel où ne sont plus rentables – et très rentables – que les productions qui peuvent atteindre la consommation de masse. Toute autre pratique plus singulière et intimiste se voit reléguée dans la marginalité et la précarité.

La même infrastructure technique facilite cependant énormément les métiers de la création et les rend plus accessibles. Avec la P.A.O., les Pro Tools, les imprimantes 3D, les caméras numériques... plus besoin d'investir dans mille machines ou une équipe pour se lancer dans un projet éditorial, musical, plastique ou cinématographique. Tous ces équipements connectés en réseau

génèrent des possibilités de diffusion toujours plus étendues. Le réseau favorise enfin des pratiques collaboratives entre créatrices et créateurs.

Prenant acte de ces transformations en voie d'extension au niveau de la grande histoire, l'enjeu global du soutien à une création émergente et diversifiée consiste à inventer de nouveaux modèles et dispositifs de financement ou de gratuité capables autant de s'autonomiser de l'État déperissant et de la voracité du marché, que de compléter ou parer leurs déficiences et déviations respectives. Aussi bien en tant que troisième terme à l'alternative qu'en phase avec la révolution numérique, la piste la plus prometteuse – révolutionnaire selon certains auteurs³ – se situe du côté du Commun, de l'économie collaborative et des coopératives.

PETITE HISTOIRE LOCALE ET DYNAMIQUE

C'est modestement et localement dans cet esprit que s'est créée Dynamo^{coop}, au cours de l'été 2015 en province liégeoise, avec pour mission de faciliter aux créateurs en tout genre l'accès pérenne aux infrastructures dont ils ont besoin. Cette coopérative immobilière a germé dans le bouillon de culture qu'avait mis en branle la candidature liégeoise pour la Capitale culturelle européenne de 2015, et son insuccès. La mobilisation collective des artistes et opérateurs culturels avait attisé des désirs et tramé un réseau fertile pour la concrétisation de divers dispositifs destinés à soutenir et autonomiser la création. Le Comptoir des ressources créatives (CRC) en est un bel exemple⁴. Dynamo^{coop} est née en son sein en vue d'agrandir la famille et son patrimoine.

Gérard Fourné, un des initiateurs et porteurs de ces projets, y insiste à maintes reprises : « *Nous partons toujours des besoins des créatrices et des créateurs. C'est lorsqu'ils rencontrent une difficulté ou un service déficient dans leur pratique que nous cherchons des solutions.* » Ici, le point de départ fut l'espace du CRC, dit Le Magasin, loué à la Ville de Liège au sein des Résidences-Ateliers Vivegnis International. Il se situe à Saint-Léonard, un ancien quartier industriel où sont implantés nombre d'artistes et d'associations, qui a gardé de son ancienne localisation hors les murs « *un esprit frondeur et joyeux* »⁵. Le Magasin fournit aux créateurs des bureaux ou ateliers à loyers modérés et des ressources bureautiques mutualisées. La configuration des lieux et la proximité d'une résidence ne permet pas d'y accueillir les métiers qui engendrent beaucoup de bruit, de saleté ou de déchets. S'y retrouvent donc

¹ Titre du premier album de Frédéric Nevechirlian, Underdog records, 2009.

² Voir, par exemple, le très optimiste Jeremy Rifkin, *La nouvelle société du coût marginal zéro : l'internet des objets, l'émergence des communaux collaboratifs et l'éclipse du capitalisme*, trad. de l'anglais par F. et C. Chelma, éd. Les liens qui libèrent, 2014.

³ Pierre Dardot, Christian Laval, *Commun. Essai sur la révolution au XXI^e siècle*, La Découverte, 2014.

⁴ Carmelo Virone, « *Le Comptoir: le pouvoir du collectif* », éd. en ligne, APMC Smart, 20 janvier 2013.

⁵ <http://www.saint-leonard.be/>

principalement des compagnies de théâtre, des dessinateurs, designers, graphistes, artisanes de matières légères.

Le besoin d'un espace plus grand, plus brut, capable d'héberger des ateliers de menuiserie ou de soudure, s'est donc fait sentir. Pour y répondre, le CRC a trouvé, à quelques pas de la place Vivegnis, un grand entrepôt. Sa situation et son volume correspondaient au lieu recherché mais le bâtiment demandait de lourds travaux d'aménagement qui se seraient révélés onéreux et périlleux à entreprendre dans le cadre d'une location. La solution cohérente et durable consistait donc à acheter l'immeuble. Or comment acquérir un bien foncier lorsqu'on est un collectif de créateurs ou une petite association sans but lucratif? Comment souscrire un crédit lorsqu'on ne dispose pas de capital de départ et qu'on subvient au quotidien avec des revenus par définition précaires, intermittents et imprévisibles? Rude constat, bonnes questions! Auxquelles l'astucieuse équipe du CRC apporta la solution en constituant une coopérative immobilière : Dynamo^{coop}.

«Un problème? Nous avons la solution», ce principe de fonctionnement sonne bizarrement comme une réclame publicitaire pour des commerçants à mille lieues de l'esprit mutualiste. Grattons le vernis. Du côté de CRC, c'est réellement la demande qui crée l'offre. Qui plus est, il s'agit d'une demande collective et concertée et d'une offre désintéressée, cherchant à satisfaire la demande au plus près du prix coûtant. À l'inverse, sur le marché, c'est l'offre qui crée la demande, l'entretient et l'élargit afin d'en tirer toujours plus de bénéfice. Inutile de dresser le tableau d'une société de consommation qui génère chaque jour de nouveaux besoins, de nouveaux standards, de nouvelles dépendances, de nouveaux crédits en laissant entendre que c'est pour le bien-être et la valeur personnalisée de chaque client.

UN TIERS-FINANCEMENT POUR DES TIERS-LIEUX

Avec Dynamo^{coop}, un pas de plus vers le commun a été franchi. On commence par coopérer sans structure ou au sein d'une asbl, on continue en mutualisant des ressources ou des savoirs et on en arrive à la coopérative. C'est-à-dire «une association autonome de personnes volontairement réunies pour satisfaire leurs aspirations et besoins économiques, sociaux et culturels communs au moyen d'une entreprise dont la propriété est collective et où le pouvoir est exercé démocratiquement.»⁶ La coopérative permet, dans un premier temps, de réunir un capital, en invitant les utilisateurs et la population à le constituer. Elle se trouve ensuite en mesure de contracter un emprunt bancaire et d'acquérir

⁶ Selon la définition de l'Alliance coopérative internationale, représentant les coopératives auprès de l'OIT et de l'ONU.

des biens fonciers. Ces immeubles persisteront au service des aspirations et besoins des coopérateurs tout en échappant aux spéculateurs immobiliers ou à la tentation interne d'augmenter les gains – dans notre cas les loyers – si le succès du projet venait à faire exploser la demande. La gestion collective en référence à l'acte fondateur de la coopérative permet de limiter sérieusement cette dérive. À l'image de la dynamo qui transforme l'énergie mécanique en un courant électrique continu et stable, «la coopérative Dynamocoop veut concentrer des forces culturelles vives pour générer une énergie créative continue»⁷.

Fondée par des personnes morales (les asbl Jaune Orange et Comptoir des Ressources Créatives, la Fondation Smart) et physiques⁸, la coopérative a vite trouvé des soutiens et des partenaires dans le monde de l'économie sociale, du développement territorial, de l'architecture et de l'accompagnement des entrepreneurs. Elle a déposé ses statuts au *Moniteur belge* le 3 juillet 2015.

Une campagne pour la levée de fonds, ou plus précisément un «appel public à l'épargne», a été lancé du 14 octobre 2015 au 15 février 2016. Il est depuis devenu permanent. Il s'adresse aux premiers concernés – les artistes ou opérateurs culturels en quête d'espaces pérennes – autant qu'à toute personne intéressée par la culture et désireuse de soutenir sa vivacité. Par la même occasion, en achetant d'une à vingt parts (à 250 € chacune⁹), les coopérateurs placent leur argent dans un plan épargne éthique, sensé pour eux, vivant et de proximité, où ils peuvent également s'investir personnellement.

Le premier appel a permis de réunir 257 000 €. Aujourd'hui, fin 2019, au compteur qui défile sur le site de Dynamo^{coop}, ce sont 412 coopérateurs qui ont acheté 1029 parts en tout pour un montant de 527 750 €.

⁷ <http://www.dynamocoop.be/dynamocoop/>

⁸ Pour les nommer : Alex Stevens, Marc Moura, Hugo Klinkenberg, Maxime Dechesne et Gérard Fourré.

⁹ Il est aussi possible pour celles et ceux qui ne disposent pas d'un tel montant d'acquérir progressivement leur part par tranche de 50 euros, ou encore d'acheter des parts au nom de quelqu'un d'autre, afin de constituer une épargne pour ses petits-enfants ou de permettre à celle ou celui qui n'en a pas les moyens de participer à la coopérative sur le mode du «café suspendu».

Le montage financier initial se ventilait comme suit : capital fixe (apporté par les fondateurs) : 5% ; mise des coopérateurs : 22% ; subvention publique : 11% ; emprunt (Triodos et Sowecsom) : 62%. Les coopérateurs sont aussi bien des personnes physiques que morales¹⁰.

L'intention à moyen ou long terme vise à rémunérer l'épargne à hauteur de l'inflation mais il y a d'autres priorités au préalable. Les bénéficiaires sont avant tout affectés à l'objet social et l'amélioration des infrastructures. C'est l'assemblée générale des coopérateurs et coopératrices qui décidera de l'affectation des gains et des éventuels dividendes, limités d'office à 6%. « *Dès lors la perspective de valorisation, de plus-value, voire d'enrichissement de votre placement ne doit pas être votre motivation première* », précise l'invitation à devenir coopérateur. Cela dit, les risques encourus par les investisseurs sont aussi faibles que les bénéfices escomptés. La coopérative fonctionne en toute clarté, en rendant accessible sur son site les besoins à financer, les financements, le budget, le plan de trésorerie, les comptes de résultat. Elle a reçu le label Financité & FairFin certifiant un financement d'activité d'utilité sociale répondant à des critères sociétaux tels que la transparence, la solidarité ou la responsabilité sociale.

Outre la participation à l'assemblée et ces dividendes à venir, l'achat de parts donne un accès privilégié aux projets et activités accueillis dans les lieux financés par la coopérative. Les coopératrices et coopérateurs sont vivement invités à s'impliquer concrètement dans la coopérative. Dans le même esprit, Dynamo^{coop} promeut une participation qui ne serait pas exclusivement pécuniaire, via des dons de matériaux, d'outils, d'instruments, de véhicules, de coups de main ou de savoir-faire. La question s'est posée de savoir si ces coups de main pouvaient être rémunérés en parts de la coopérative. Après de nombreuses discussions, la CA a répondu négativement, pour des raisons de droit social, d'équité et liées à la structure financière du projet. De manière informelle – « *car toute formalisation deviendrait un incitant et dévierait la motivation de l'implication* », explique Marc Moura, coordinateur de Dynamo^{coop} – des remerciements ont eu lieu après coup via des accès aux activités organisées dans les lieux financés et retapés.

¹⁰ Bien que leur nombre n'influence en rien le pouvoir au sein de l'assemblée, la répartition des parts est intéressante. Les gros capitaux (s'élevant chacun à plus d'une centaine de parts) ont été apportés par deux fondateurs, Smart et CRC, ainsi que par la FGTB. Des structures culturelles directement intéressées par l'usage des lieux ont acheté autour de 40 parts chacune. Quelques individus ont fait des investissements du même ordre. Un peu moins de la moitié des membres sont de simples citoyens qui ont pris une ou deux parts. Ensemble, ils ont réuni un quart du capital.

Il s'agit à la fois de préserver les bâtiments achetés de la spéculation et d'être « concurrentiel » aux prix courants en proposant aux créatrices et créateurs des tarifs d'usage des infrastructures moins chers que ce qu'ils étaient dans l'incapacité de déboursier en exprimant leurs besoins à l'origine de la coopérative. Sans que la coopérative ne fasse faillite... Cela demande un subtil équilibre qui est, avant tout, rendu possible par la force, la diversité et la créativité du collectif.

C'est en cumulant l'ensemble de ses démarches que Dynamo^{coop} réussit à défier le marché. Le financement coopératif en tant que tel permet peu de réduire les coûts si ce n'est qu'il profite du dispositif Brasero de la Région Wallonne qui double la mise apportée par les coopérateurs afin de soutenir l'économie sociale¹¹. C'est, en revanche, l'esprit coopératif qui, selon Marc Moura, allège sérieusement les coûts. En mettant sur pied des chantiers participatifs, en faisant appel à des dons, à la récupération de matériaux ou d'outils et aux savoir-faire des uns et des autres, les projets s'économisent une bonne part des frais de rénovation¹². Enfin, en déconstruisant l'individualisme ambiant ou artistique, en faisant vaciller les envies d'espace privatif, la dynamique collective convainc les utilisateurs des lieux de mettre leurs ateliers et leurs appareils en commun. Tout le monde en sort gagnant, matériellement autant qu'artistiquement.

L'ACCUMULATION DES CONCRÉTISATIONS

Dynamo^{coop} se concentre sur le foncier au sein d'un « puzzle » plus complexe réuni autour d'un même objectif. Ainsi, CRC identifie les besoins des créateurs. Dynamo^{coop} réunit les fonds et achète les bâtiments. Une asbl ou une coopérative est créée pour la gestion de chaque lieu. Les utilisateurs de l'infrastructure prennent en charge son usage et sa vie quotidienne, ils expriment de nouveaux besoins auxquels CRC cherchera des réponses... Dynamo^{coop} n'est donc qu'un outil, qu'un véhicule juridique et économique, développé et mutualisé, au même titre que les autres ressources et outils, afin de faciliter le métier de chacun.

Jusqu'ici, Dynamo^{coop} a acquis deux lieux importants et finance du matériel mis en commun.

Le premier espace, le navire amiral, s'intitule donc les Ateliers Dony. D'abord loué en 2014, il est devenu propriété de la coopérative en 2016. Ce hangar

¹¹ Jusqu'à 100 000 € au moment où Dynamocoop l'a sollicité, 200 000 € aujourd'hui, et en sortant du capital après cinq ou dix années d'exercice.

¹² Cette dynamique a, par exemple, permis d'acheter et d'aménager l'espace Dony pour sept cent mille euros alors qu'il en aurait coûté plus d'un million d'euros sur le marché.

de 1400 m² a été aménagé et mis aux normes de telle manière à agencer 22 ateliers de 20 à 60 m² répartis en pôles métier sur une surface de 800 m². 300 m² sont dédiés au stockage. Une petite cafétéria a été disposée au sein d'un espace de diffusion et d'exposition commun et polyvalent de 250 m², complété par une cour de 300 m².

Les créateurs sont connus pour leur art du recyclage de matériaux, d'objets, de déchets, de projets mais aussi de revers, tel celui de Liège 2015. L'aménagement des Ateliers Dony a mobilisé des dizaines d'artistes et de créateurs potentiellement intéressés par le lieu. Ce furent d'abord des journées de déblayage et nettoyage collectifs. Ensuite, l'accès à un important stock de bois a permis de compartimenter les espaces et les étages, en réduisant la lourde empreinte carbone du ciment et du béton. Il détermina aussi l'esthétique du bâtiment. Les chantiers participatifs furent autant d'occasions de consolider l'esprit coopératif, de réfléchir à un usage commun des lieux et de mutualiser des outils.

Les artisans et créatrices qui partagent actuellement les lieux pratiquent aussi bien la serrurerie que la scénographie ou la sérigraphie, la sculpture que la soudure ou la couture, la céramique que la menuiserie ou la maroquinerie. D'autres élaborent des vitraux, des vidéos, des marionnettes, des bandes dessinées, des bijoux ou des *flightcases*...¹³ En réunissant le Magasin et les Ateliers, on compte 61% d'hommes et 39% de femmes, trois quart ont entre 27 et 40 ans. 77% partagent leur espace de travail, avec des personnes qu'ils ne connaissaient pas avant pour plus de la moitié d'entre eux¹⁴. Ils n'y œuvrent donc plus dans leur cocon, ouvrent les cloisons, les dialogues et les projets, partagent des savoirs, des bons plans, des tuyaux, des détritux à trier ou à récupérer, des petits cafés, et définissent ensemble le *modus vivendi* de la cohabitation.

Dans la foulée de l'achat de l'entrepôt Dony, Dynamo^{coop} a acquis l'ancien Cirque Divers, lieu mythique des contre-cultures et de la vie nocturne à la Cité ardente. Mutualisé et renommé KulturA, cet espace de diffusion complète l'espace de production des Ateliers. Il est équipé de deux salles de spectacle, d'une galerie d'exposition, de bureaux et de logements pour les artistes de passage ainsi que d'un snack vegan. Cette infrastructure peut accueillir des représentations, des répétitions ou des résidences. Sa taille moyenne (salles

¹³ <https://www.comptoirdesressourcescreatives.be/le-comptoir/liege/espaces-de-creation/ateliers-dony>

¹⁴ Ces chiffres datent de 2017 (Comptoir des Ressources Créatives, « 2012-2017 : cinq ans », brochure autoéditée en 2017, pp. 54-55). Notons que les membres et administrateurs de Dynamocoop, tout aussi diversifiés dans les domaines de la création et de la gestion culturelles, sont très majoritairement masculins.

de 200 et 80 personnes) ainsi que les conditions d'usage – mutualisation des recettes du bar et du spectacle, par exemple – répondent à un réel besoin pour les projets émergeant qui n'ont pas encore accès aux grandes structures culturelles. Les chantiers participatifs pour la remise en état furent moins collectifs et plus difficiles à coordonner en ce qu'ils demandaient des savoir-faire et des outils fort spécifiques. Mais ils ont été pris en charge par les futurs utilisateurs et membres de l'asbl créée pour organiser, entre artistes et opérateurs culturels, la programmation et la gestion du KulturA.

Les premières demandes d'achat formulées par les usagers des Ateliers Dony et financées par le Comptoir des Ressources Créatives sont une camionnette et un utilitaire partagés ainsi que du mobilier événementiel. Leur location à prix modiques (y compris pour les gens du quartier) et avec une grande souplesse horaire devrait couvrir à terme l'investissement.

Enfin, Dynamo^{coop} invite chacune et chacun à soumettre au CA, et le cas échéant à l'assemblée, son projet de financement d'une infrastructure utile aux métiers de la création. Chaque demande – une ou deux par an, en moyenne – est étudiée et discutée sérieusement. Elle permet de préciser les lignes directrices et les contours de la coopérative. Il s'agit de voir si le bien à acquérir répond à un besoin réel et s'il se situe sur un terrain social et géographique à portée de l'expertise acquise, si le sauvetage d'un lieu existant correspond bien à la raison d'être de Dynamo^{coop}, si celle-ci ne se transforme pas en bureau de consultance immobilière... Une proposition, actuellement en cours d'aboutissement, réunit les conditions idéales : elle est issue d'occupants des Ateliers Dony dont l'activité se développe, qui ont déjà repéré un bâtiment et qui disposent d'une communauté de soutien prête à acheter des parts.

En tant qu'espaces physiques de mutualisation, KulturA et les Ateliers Dony sont à n'en pas douter des tiers-lieux. Des tiers lieux, dont les deux spécificités sont, d'une part, le tiers-financement à côté du subventionnement et du marché ; d'autre part, l'aspect productif alors que les tiers-lieux se définissent comme des compléments à l'environnement social du travail et de la maison. Ici, les ressources mutualisées servent clairement à la professionnalisation de leurs utilisateurs. 71% y développent leurs créations à titre d'activité professionnelle principale¹⁵. Des espaces aux outils concrets, de l'esprit collectif à l'usage du terme générique de créatrice ou créateur, tout est mis en place pour extraire les artistes de leur position marginale, maudite, précaire ou assistée.

¹⁵ *Loc. cit.*



7 — LA KOP : DYNAMIQUE ET USAGES D'UN ESPACE DE TRAVAIL PARTAGÉ

MARINE DECLÈVE

La Kop : scène de la vie quotidienne.
Photo : Smart.

La Kop est un espace de travail partagé bruxellois commun à Smart et Coopcity ayant ouvert ses portes au printemps 2017. Ce lieu est destiné à accueillir les travailleurs autonomes, visiteurs et travailleurs permanents de Smart, de Coopcity et de toutes les structures hébergées dans les bâtiments des numéros 66-68-72-72A-82 de la Rue Coenraets et 70 et suivants de la rue Émile Féron à Saint-Gilles : la Brussels Art Factory (BAF), Culture & Démocratie, Pour La Solidarité, Solidarité Socialiste, Urbike. La propriété de l'espace et sa gestion sont financés par la coopérative. Marine Declève, chercheuse en urbanisme (Metrolab Brussels), y a pris ses quartiers durant trois jours pour observer les dynamiques de cet espace novateur. Elle nous livre le résultat de son étude.

L'aménagement de la Kop favorise des espaces de travail flexibles. Ce grand espace collectif est ouvert du lundi au vendredi de 9 à 17 heures, et parfois également en soirée pour des événements touchant de près ou de loin aux thèmes de l'économie sociale et de la transition des modes de travail. Les travailleur.ses autonomes de Smart se rendent à la Kop pour des rendez-vous avec leur conseiller.e ou pour trouver une réponse à leurs questions professionnelles mais aussi pour assister à des sessions d'information, rencontrer des collaborateur.trices, organiser des réunions, avoir un accès wifi, gérer et imprimer des contrats et documents, discuter d'un projet, travailler à une table, profiter d'une ambiance de travail ou simplement prendre un café.

D'un point de vue méthodologique j'ai utilisé la méthode de l'observation flottante décrite par l'anthropologue Colette Pétonnet (1982) : « La méthode utilisée est celle que nous qualifions d'*observation flottante* [...] Elle consiste à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser *flotter* afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes »¹. Pour observer la Kop, j'ai participé en tant que travailleuse assimilée et si l'occasion se présentait j'engageais une discussion avec les usagers. Cette phase d'observation flottante a mené à une description ethnographique des espaces de travail.

¹ Pétonnet C. (1982). « L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien ». In: *L'Homme*, 1982, tome 22 n°4. Études d'anthropologie urbaine. pp. 37-47.

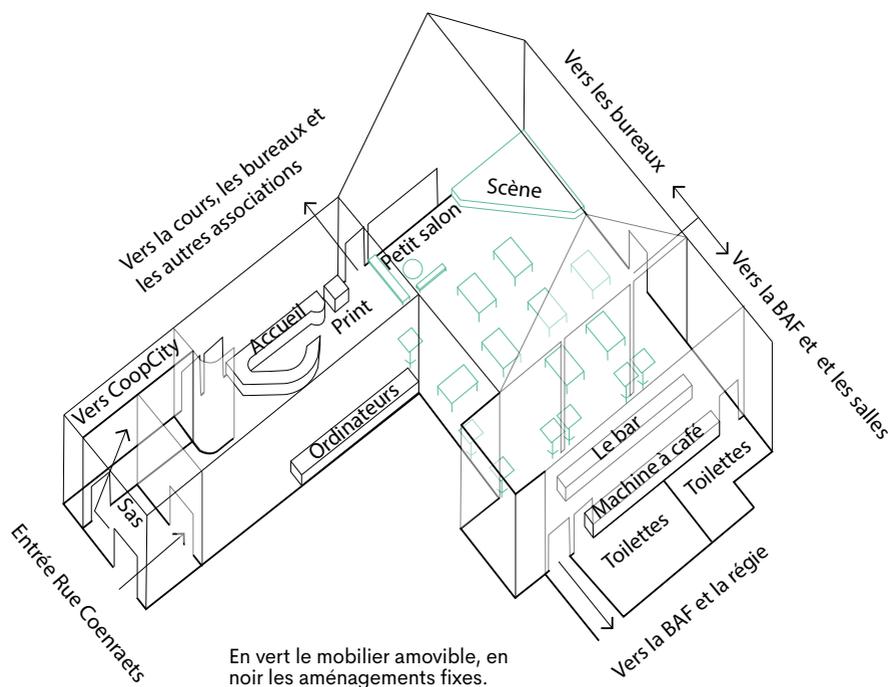
Cet espace de travail partagé s'intègre dans des séquences spatiales qui mettent en relation les espaces mobilisés par chacune des activités des travailleurs autonomes présents à la Kop. Dans cette séquence, la Kop est un espace dédié au travail de bureau et d'administration. Le texte ci-après entend contribuer à une qualification des usages de cet espace de travail partagé. Il a été rédigé à la suite d'une observation *in situ* réalisée les 25-26-27 novembre 2019.

Cette observation s'est déroulée durant les heures d'ouverture. J'ai observé l'occupation de l'espace pour identifier les usages et les pratiques. Le calendrier d'occupation de la Kop pour ces trois jours m'avait été transmis au préalable. Il n'y avait pas d'activité au programme et j'ai dès lors observé cet espace dans ses usages et son fonctionnement les plus quotidiens. Pendant trois jours, j'ai agi comme si je venais simplement travailler à la Kop. Je me suis donc posée les questions que se pose toute personne qui vient y travailler pour la première fois. Je n'ai pas nécessairement cherché les interactions et je n'ai pas dissimulé les raisons de ma présence. Le premier jour, à la recherche d'une prise de courant, je me suis installée sur une table haute disposée dans le coin qui donne une vue d'ensemble sur l'espace de travail. Le deuxième jour, j'ai pris place dans le petit salon afin d'avoir une vue privilégiée sur l'espace d'accueil et la cour, que je ne voyais pas depuis ma première position. Le troisième jour, je me suis installée à une table de quatre pour tester si quelqu'un viendrait s'asseoir à ma table et pour avoir une vue privilégiée sur la machine à café.

UN ESPACE DE TRAVAIL PARTAGÉ

La Kop est un espace de plain-pied situé au rez-de-chaussée d'un bâtiment de la rue Coenraets à Saint-Gilles. Il constitue l'entrée et l'accueil de Smart. Autour de cet espace collectif s'organisent une série d'autres espaces : une salle pour les sessions d'information de Smart et les réunions de CoopCity, des salles pour les travailleur.ses qui ont besoin de se concentrer ou de travailler en groupe, la régie et la BAF. Les bureaux des travailleur.ses de Smart se trouvent quant à eux dans l'ensemble des bâtiments de la rue Émile Féron. Les bâtiments de la rue Coenraets et de la rue Émile Féron sont reliés entre eux par une cour en intérieur d'îlot.

La flexibilité de l'espace étant un des critères de son aménagement, l'espace de la Kop est peu qualifié. Il s'agit d'une grande pièce rectangulaire dont l'organisation spatiale peut être modifiée en fonction des événements qu'elle accueille. Je distingue néanmoins plusieurs aménagements qui favorisent la qualification des espaces et influencent la convivialité du lieu.



Quand on franchit la porte du 72 de la rue Coenraets, un premier sas d'entrée organise l'accès vers CoopCity (qui se trouve à l'étage) et l'entrée vers l'accueil de Smart. Ce espace d'accueil est aménagé avec un comptoir en face duquel se trouvent des étagères avec les livres en vente, les journaux et des bureaux équipés d'ordinateurs fixes. Peu de gens qui entrent se présentent à l'accueil, seuls ceux.celles qui ont un rendez-vous ou viennent pour la première fois. Les personnes à l'accueil doivent être capables de répondre à des questions pour orienter les visiteurs. L'accueil est donc assuré par les conseiller.es. Chacun.e d'entre eux.elles effectue un shift d'une demi-journée, à raison d'une fois par mois.

Directement après le comptoir, se trouvent l'imprimante et une petite table haute, poste de prédilection du responsable du pôle vie des lieux. Celui-ci aide volontiers toute personne qui a du mal à se connecter à l'imprimante ou au réseau wifi. Il coordonne le calendrier des événements mais assure également les livraisons de colis, la distribution du courrier, l'accueil des prestataires externes comme les traiteurs ou les visiteurs venant explorer les lieux pour organiser un événement.

L'espace d'accueil ouvre sur l'espace collectif de la Kop, qui est une pièce rectangulaire éclairée au moyen de sept grandes lampes suspendues. Cet espace central organise la circulation selon trois accès. Un premier accès guide le visiteur vers la BAF. Un second le guide soit vers la BAF, soit vers les salles Stockholm, Barcelona, Madrid, Berlin, Milan, Rome-Media, Amsterdam. Ces salles se trouvent à l'étage et peuvent être utilisées pour des réunions, des formations ou des ateliers. Le troisième accès est la baie vitrée qui donne sur la cour et qui indique la direction à prendre pour les routes *purple*, *blue*, *green*, *turquoise*, *yellow* qui conduisent aux bureaux des équipes de conseiller.es installé.es rue Émile Féron ainsi qu'à la salle Montpellier. Les seuils de ces trois entrées – j'y reviens plus loin – sont des points de rencontres privilégiés.

La salle d'attente (ou petit salon) est délimitée par des étagères basses sur lesquelles les informations de Smart sont mises à disposition du public. Quatre fauteuils en plastique sont disposés autour d'une table basse. Les gens s'y installent en attendant qu'un conseiller.e vienne les chercher pour un rendez-vous ou simplement pour lire leur journal. Depuis le petit salon, on a une vue directe sur la vitrine de la salle de réunion qui donne sur la cour.

L'aménagement de l'espace de travail propose quatre dispositions. La scène surélevée est un espace complémentaire au petit salon. Elle est aménagée avec cinq fauteuils confortables à côté desquels sont adossées des petites tables basses. Les gens s'y installent pour discuter, téléphoner, lire ou prendre un café. Le bar sur lequel quelques personnes s'appuient pour discuter est surtout utilisé comme bureau. Il y a seulement deux tabourets et beaucoup de gens y travaillent debout. Six tables hautes sont disposées près des colonnes. Ce sont les postes privilégiés pour se brancher aux prises de courant. Les huit tables de hauteur standard sont utilisées par des travailleur.ses isolé.es ou des groupes. De manière générale, les gens qui travaillent à deux se mettent du même côté de la table (côte-à-côte) tandis que ceux qui ne se connaissent pas se placent en quinconce de part et d'autre de la table. La majorité des travailleur.ses s'installent en faisant dos à l'accueil de telle sorte qu'ils.elles ne soient pas déconcentré.es par les gens qui entrent et sortent mais ils.elles rendent visible ce qu'ils.elles font à l'écran.

Le bar dans le fond est éclairé de manière un peu plus intimiste. Les machines à café et la fontaine à eau se trouvent dans un coin du bar et constituent le centre de gravité de l'espace. À côté de la machine à café se trouvent l'évier, le lave-vaisselle, et les frigos mis à la disposition des travailleur.ses. C'est dans cet espace que l'on rencontre les travailleuses de l'équipe rouge, qui assurent le ménage de l'ensemble des bâtiments. Deux à trois fois par jour, elles remplissent le lave-vaisselle et rangent les tasses à café.

Le centre de documentation est dispersé. On retrouve des étagères aussi bien dans l'espace de la Kop que dans le couloir près de la salle Stockholm. Les livres sont mis à la libre disposition des travailleur.ses et visiteur.ses. Dans le couloir près de la salle Stockholm se trouve également un espace intime dont l'intimité est cependant toute relative puisqu'on le voit depuis la cour. La salle Stockholm, quant à elle, est plutôt une cave, un espace isolé et insonorisé. Il n'y a pas de vitre, l'espace est très sombre et les plafonds bas.

La régie n'est pas visible depuis l'espace de la Kop mais on la devine en observant les ouvriers qui passent avec des tableaux blancs ou du matériel de bureau à installer ou réparer. Les six ouvriers font un peu de tout : plomberie, menuiserie, électricité. Il y a un espace réserve avec des outils et des matériaux où ils peuvent stocker le mobilier de la Kop s'ils doivent libérer l'espace temporairement. Cet espace de régie est quasiment aussi grand que la Kop.

L'espace ouvert de la cour est aménagé avec des arbres et trois parterres de plantes sauvages. On y retrouve à intervalles réguliers les fumeurs, les travailleurs en conversation téléphoniques, ceux qui prennent une pause ou un bol d'air. La cour sert parfois pour abriter les vélos.

TEMPS, RYTHMES ET INTENSITÉ D'OCCUPATION

L'ambiance sonore est dominée par le bruit de la machine à café dont l'usage intense vers 10h30 augmente considérablement le niveau des décibels. La Kop est beaucoup plus calme l'après-midi : les travailleur.ses restent à leur table et il y en a moins qui sont là pour une ou deux heures comme le matin.

D'après une discussion avec le responsable du pôle vie des lieux, le taux d'occupation de la Kop varie en fonction de l'heure de la journée, du jour de la semaine et de la période de l'année. À la rentrée, en septembre-octobre, l'espace est très occupé parce que tout le monde relance son activité. En novembre c'est plus calme, tandis qu'en décembre il y a de nouveau un pic d'occupation parce que les travailleur.ses clôturent leurs comptes. Janvier-février-mars sont à nouveau calmes. Au printemps, ça reprend avec un nouveau pic en juin pour clôturer les contrats avant de partir les deux mois d'été. Les deux pics d'occupation sont donc décembre et juin. En ce qui concerne les jours de la semaine, il semblerait qu'il y ait beaucoup de monde les lundis et mardis, moins de monde les mercredis et jeudis, et personne le vendredi.

Pendant les trois jours, j'ai pour ma part observé les taux d'occupation suivants :

Premier jour (lundi 25 novembre)

Occupation à 11h42 : 21 personnes pour 250m² (12m²/personne)
Occupation à 14h16 : 13 personnes pour 250m² (20m²/personne)
Occupation à 15h08 : 10 personnes pour 250m² (25m²/personne)

Deuxième jour (mardi 26 novembre)

Occupation à 10h43 : 28 personnes pour 250m² (9m²/personne)
Occupation à 11h09 : 32 personnes pour 250m² (8m²/personne)
Occupation à 12h44 : 14 personnes pour 250m² (18m²/personne)
Occupation à 13h54 : 38 personnes pour 250m² (7m²/personne)
Occupation à 14h27 : 18 personnes pour 250m² (14m²/personne)
Occupation à 15h23 : 16 personnes pour 250m² (16m²/personne)
Occupation à 15h50 : 10 personnes pour 250m² (25m²/personne)

Troisième jour (mercredi 27 novembre)

Occupation à 12h28 : 12 personnes (21m²/personne)
Occupation à 13h45 : 24 personnes (10m²/personne)
Occupation à 14h45 : 11 personnes (23m²/personne)
Occupation à 16h19 : 10 personnes (25m²/personne)

Ce relevé nous permet d'observer le confort en terme de superficie (superficie total de l'espace en m²/nombre de postes de travail occupés). Le confort spatial n'est toutefois pas l'unique facteur à prendre en compte pour qualifier le confort des travailleur.ses. Il faudrait pour cela prolonger l'analyse et la compléter avec un relevé des variations de l'intensité sonore qui influence les capacités de concentration.

LES USAGERS

La description du profil des usagers qui ressort des trois jours d'observation est limitée par le fait que je suis une observatrice externe. Je ne connais ni les gens, ni leur parcours dans Smart, ni la combinaison de leurs activités. On m'informe par exemple qu'une femme que j'observe était d'abord conseillère avant de devenir travailleuse autonome et que certains conseillers travaillent à 4/5e temps en tant qu'employés de Smart et 1/5e temps comme travailleurs autonomes. La description des profils des usagers se base donc sur l'observation des comportements, de l'occupation de l'espace, et sur ce que les travailleur.ses rendent visible à tout un chacun en travaillant. Toutefois, ma présence sur trois jours dans cet espace m'a conduit à avoir cinq conversations plus approfondies. J'ai rencontré une scénographe qui était postée à la Kop pendant les trois jours, une nouvelle adhérente de Smart qui découvrait la Kop, et j'ai discuté plus longuement avec trois travailleur.ses internes. Étant bruxelloise, j'ai aussi été amenée à rencontrer des gens dont je connaissais l'activité professionnelle.

Sur base de ces informations, quatre critères sont pris en compte pour qualifier les profils des usagers: le statut du visiteur (travailleur autonome/travailleur interne/personne externe), la proximité du lieu de résidence (proche/lointain), la fréquence des passages (1x/semaine ou plusieurs fois par semaine), la durée de leur passage (une heure, une demi-journée, une journée entière, une période).

Au sein des travailleur.ses autonomes liés à Smart, j'ai pu observer quatre catégories d'usagers. La première catégorie est celle qui regroupe ceux.celles qui viennent pour occuper l'espace de travail et qui y restent toute la journée ou une demi-journée. La deuxième catégorie regroupe ceux.celles qui viennent pour raison administrative à un moment précis dans la journée, parfois plusieurs fois dans la même semaine (pour imprimer, faire une facture, etc.). La troisième catégorie concerne ceux.celles qui n'utilisent pas l'espace de travail parce qu'ils.elles habitent trop loin de la Kop. La quatrième catégorie sont ceux.celles qui viennent juste boire un café parce qu'ils.elles habitent dans le quartier.

Les travailleur.ses internes peuvent être distingué.es selon trois catégories. La première sont les *figures régisseuses*. Cette catégorie est constituée de l'équipe rouge et de la *régie*. L'équipe *rouge* est composée de six femmes de ménage (trois équipes de deux personnes) et circule dans l'ensemble des bâtiments. Elles gèrent le stock de café, la récolte du marc (récupéré en partie pour des start-up qui font pousser des champignons et en partie pour les composts du quartier), remplissent le lave-vaisselle, rangent les tasses. La *régie* regroupe six travailleurs qui voyagent entre les différents espaces de Smart à Bruxelles (La Vallée, Saint-Gilles) et dans les antennes régionales (six antennes en Wallonie et deux en Flandre). La deuxième catégorie, ce sont les *figures médiatrices* que sont les conseiller.es, le responsable du pôle vie des lieux, la gestionnaire du centre de documentation. Les conseiller.es forment cinq équipes de huit personnes auxquelles sont associées des couleurs (mauve, bleu, vert, turquoise, jaune). Certain.es fixent leurs rendez-vous avec les travailleur.ses autonomes dans l'espace collectif, les autres dans leur bureau. Le responsable du pôle vie des lieux et la gestionnaire du centre de documentation sont présents quant à eux au quotidien dans la Kop. Enfin, la troisième catégorie regroupe les travailleur.ses internes dont je n'ai pas pu distinguer le statut (service informatique, direction administrative et financière, direction générale et du développement etc.) et dont les bureaux se trouvent dans les bâtiments de la rue Émile Féron.

En dehors des travailleur.ses autonomes et internes lié.es à Smart, l'espace est également occupé par des personnes extérieures. Elles occupent occasionnellement une salle ou viennent s'installer dans la Kop parce qu'elles

habitent à proximité et connaissent les lieux. Enfin, il y a les services externes tels que les professionnel.les des équipements sanitaires, les traiteur.es et le.la facteur.e.

CHORÉGRAPHIES DES USAGES

La qualification des différents espaces de la Kop et de ses usager.es nous permet de distinguer les rythmes des mouvements que nous avons observés en deux types (les lieux de passage et les lieux de destination) et quatre sous-types (que je nomme dans la suite les *postes*, les *nids*, les *axes de circulation*, et les *arrêts*).

Les *postes* sont des endroits pour s'installer de manière fixe. Ils sont matériellement incarnés par la combinaison d'une table et d'une chaise. Ce sont principalement les quatre dispositions de l'espace de travail. Ils sont occupés par des usager.es *postés* quelque part et qui ne bougent plus. Leurs mouvements au court de la journée ne sont que minimes: une pause déjeuner, un café sur la matinée et éventuellement une impression ou un coup de téléphone.

Les *nids*, matériellement incarnés par une simple chaise ou un fauteuil, accueillent deux sortes d'usager.es *aviaires*. Les premiers sont les *migrateurs* qui viennent pour quelque chose de précis et repartent assez vite; les seconds sont les *nicheurs* qui viennent se montrer, voir ou être vus (en passant un coup de téléphone dans la Kop ou en buvant un café).

Les *axes de circulation* sont les couloirs et espaces entre les chaises et les tables. Ils organisent le flux des *passant.es*. Les *passant.es errant.es*, qui tournent avec une tasse de café à la main; les *inséparables* qui arrivent ensemble, se postent au bar pour déguster un café et repartent à deux; les *passant.es furtif.ves* désireux.ses d'aller le plus rapidement possible là où ils.elles ont rendez-vous. De manière générale, les travailleur.ses circulent depuis une porte d'accès principalement avec des tasses en direction de la machine à café.

Les *arrêts* quant à eux sont des points imaginaires situés au croisement des routes. Principalement, au seuil des trois accès vers la Kop. C'est là qu'on retrouve les usager.es *interrompu.es*, ceux.celles dont on interrompt le parcours pour partager une information avant de les laisser continuer leur chemin.

LE TIERS-LIEU ET SES ÉCHELLES

La Kop est donc principalement un lieu de travail qui met à disposition toutes sortes d'espaces adaptés aux besoins des travailleur.ses autonomes dans

le but de favoriser le fonctionnement en réseau et une économie d'échelle. La volonté de s'affirmer comme le centre de l'entrepreneuriat social confère au lieu une logique d'adresse qui génère un effet de centralité et lui confère l'image d'un carrefour d'échange. Le tiers-lieu se définit ici par le fait qu'il rend possible un télescopage de projets qui en sont à différentes étapes de leur développement mais participent à une même communauté d'intérêt².

Cet espace met en interaction différentes échelles. En tant que coopérative transnationale, Smart destine ses espaces partagés aussi bien à des travailleurs bruxellois, que belges ou européens. Cela confère au lieu une échelle européenne qui implique tous les pays dans lesquels Smart est implantée. Deux appartements de fonction se trouvent dans l'immeuble et sont mis à disposition des travailleurs Smart venant de l'étranger. À l'échelle bruxelloise, la Kop est le pôle travail qui accueille des événements autour des nouvelles formes de travail, de l'entrepreneuriat et de l'économie sociale tandis que La Vallée à Molenbeek est devenu davantage le pôle culturel où prennent place des expositions et autres événements.

À l'échelle du quartier de la place Bethléem, un aspect important de la relation entre cet espace intérieur et son environnement est le fait que la Kop ne propose pas de services de cafeteria. Cela permet d'éviter un certain effet autarcique et incite les travailleurs à sortir pour faire vivre le commerce local. Les commerces fréquentés dans le quartier s'étendent de la gare du Midi au Parvis de Saint-Gilles en passant par la Place Bethléem et la Place des Héros. Pour leurs événements, les associations présentes dans les bâtiments font appel à des services catering du quartier tels que les Ateliers du Midi, l'Entre-Nous, le Village Partenaire.

À l'échelle de l'îlot, la communauté d'intérêt se construit autour des partenariats avec Coopcity, Pour la Solidarité, Urbike, Solidarité Socialiste, qui sont copropriétaires ou locataires des immeubles. Les missions d'intérêts communs (telle que la protection sociale des coursiers à vélo ou la création de New-B, la banque éthique) permettent de créer du lien entre ces différentes organisations qui partagent l'espace de la Kop et de la cour en intérieur d'îlot.



Coopcity est un centre dédié à soutenir le développement et la promotion de l'entrepreneuriat social et coopératif à Bruxelles. Le projet est soutenu par le FEDER pour la période 2014-2020. L'opportunité de s'installer dans les bâtiments de Smart a permis à Coopcity d'avoir un espace privatif ainsi qu'un espace mutualisé qui répond à la volonté d'être un point de rencontre pour les acteurs de l'entrepreneuriat social et coopératif à Bruxelles. Smart et Coopcity partagent une même vision sur l'évolution du monde du travail, l'évolution de l'entrepreneuriat, et la manière de porter un projet. CoopCity a donc saisi l'opportunité de se regrouper et occuper des espaces à l'époque encore sous-exploités pour mutualiser certains services (tel que l'accueil) et intégrer un lieu convivial³. L'accès privatisé depuis la rue Coenraets permet une flexibilité totale des entrepreneurs quant à leurs horaires de travail.

La *Brussels Art Factory* (BAF) quant à elle est un projet repris par Smart depuis quelques années. C'est un espace de production artistique de 800 m² qui propose la mise à disposition d'ateliers et des salles de répétition qui peuvent également accueillir des expositions ou des événements. On y accède soit directement depuis la rue Coenraets, soit depuis la Kop.

Pour la Solidarité est un think and do tank européen indépendant engagé en faveur d'une Europe solidaire et durable. Son action entend défendre et consolider le modèle social européen.

Urbike est une coopérative bruxelloise pour la livraison à vélo ancrée dans l'économie sociale. Elle se positionne comme un accélérateur du changement en matière de logistique urbaine en stimulant le transfert modal des

² Communauté d'intérêt est une expression utilisée par les travailleurs avec qui je me suis entretenue.

³ Entretien avec la coordinatrice de CoopCity du 7 novembre 2017 par Marine Declève (Metrolab Brussels).

camionnettes et camions légers vers le vélo. L'organisation occupe également de manière temporaire l'ancien bâtiment du Tri Postal⁴.

Solidarité socialiste (Solsoc) est l'organisation de solidarité internationale de l'Action commune socialiste. Elle soutient des actions dans huit pays en Amérique latine, en Afrique et au Proche-Orient.

Culture & Démocratie est une plateforme de réflexion, d'observation, d'échange et de sensibilisation à la culture et la démocratie. L'association mène une réflexion autour de thématiques telles que la prison, l'enseignement, la santé, le travail social, le droit de participer à la vie culturelle, le numérique, les territoires, les communs, les migrations et explore l'articulation au champ culturel.

Toutes ces associations ont des entrées indépendantes depuis la rue Coenraets (à l'exception de Culture & Démocratie) mais partagent l'espace commun de la cour en intérieur d'îlot qui donne accès directement à la Kop.

CONCLUSION

Le Kop est un espace partagé par différents profils de travailleur.ses. Figures régisseuses, figures médiatrices, usager.es postés, usager.es aviaires (migrateurs et nicheurs), usager.es passant.es (errants et furtifs), et usager.es interrompu.es s'y croisent et s'y rencontrent.

La Kop est par ailleurs une adresse et une plateforme de services. Elle constitue une adresse de correspondance pour les travailleur.ses autonomes de Smart. Pour eux.elles, la mise à disposition d'un lieu de rendez-vous et de réunions professionnelles, d'un espace de bureau avec les infrastructures nécessaires (imprimante, connexion internet) sont des avantages précieux, au même titre que la réception des livraisons et colis. En effet, la mutualisation des coûts de bureaux via la coopérative est non négligeable pour réduire le budget des travailleur.ses autonomes.

La Kop est enfin un lieu dans le quartier. Certains travailleurs autonomes viennent à la Kop simplement pour se sentir entourés d'autres porteurs de projets. Par ailleurs, la présence de cet espace partagé dans le quartier de la place Bethléem induit une logique d'adresse qui peut amener les travailleurs (et leurs collaborateurs) à s'installer (eux ou leur activités) dans les environs.

⁴ L'occupation du Tri Postal dans la gare du Midi a été inaugurée le 22 novembre 2019 et accueille toute une série de projets d'économie sociale (entre autres : Zinneke, Doucheflux, Urbike, ZinTV, Superlab, Job Dignity, Singa).

Le peu de contrôle à l'entrée permet d'user du lieu indépendamment de son statut de travailleur. Aussi, l'espace intérieur de la Kop ne peut être pensé sans l'espace extérieur de la cour qui organise la relation avec les autres bâtiments de la rue Coenraets et de la rue Émile Féron occupés par des associations qui partagent une communauté d'intérêt. Cet ensemble correspond à un univers qui donne forme à un espace commun pour la transition des modes de travail. L'intensité des usages de cet espace à la fois dédié à une thématique (le travail) et flexible dans son aménagement montre à quel point ce service coopératif répond à un besoin pour les travailleur.ses autonomes d'aujourd'hui.

On peut toutefois imaginer que l'accès à ce type d'espace partagé ne correspond pas uniquement aux besoins des travailleurs autonomes. L'intensité des usages observée à la Kop pourrait inspirer les politiques publiques pour multiplier les pratiques de mutualisation des espaces et ouvrir davantage d'espaces de travail partagés pour les travailleurs des titres-services, les chercheurs d'emploi, les indépendant.e.s, les indépendant.e.s complémentaires, les travailleur.ses nomades etc. À l'instar de ce que Godin appelait « les équivalents de la richesse »⁵, la Kop est un avantage spatial dans lequel la coopérative investit à travers l'entraide et la coopération des travailleur.ses qui perçoivent l'intérêt d'accéder à cet ensemble de services de manière collective pour favoriser le confort de chacun d'entre eux.elles.

⁵ Dos Santos J. (2008). « Le Familistère de Guise : habitat collectif et autonomie ouvrière » dans *Revue du Nord* 2008/1 (n° 374), p.63-76. Godin J.-B. (1979). *Solutions sociales*, Paris : La Digitale.





8 — TIERS-LIEUX CULTURELS LA FÊTE À L'ŒUVRE

ARNAUD IDELON

Concert à Tropisme, Montpellier.
Photo : Thomas Hugon.

La vogue actuelle des tiers-lieux ne devrait pas nous faire oublier les expériences pionnières des « nouveaux territoires de l'art » de la génération précédente, au nombre desquels la Friche Belle de Mai à Marseille ou le Confort Moderne à Poitiers, dans la continuité des squats artistiques des années 90. Quoi qu'il en soit, l'enthousiasme pour ces lieux est aujourd'hui à son acmé. Et si ceux-ci tenaient la promesse d'un nouveau rapport à la création artistique ?

Ces lieux tiers redessinent le paysage des lieux culturels et reformulent leur place dans la cité et la création en donnant une position centrale à des écosystèmes de travail et d'apprentissage qui s'appuient sur la mutualisation et l'expérimentation de communs. Ils accordent également une grande importance au convivial comme adjuvant à la fédération de communautés dans lesquels la fête a aussi un rôle à jouer. Tour d'horizon à dominante française, avec quelques excursions européennes.

DES ESPACES POUR L'ÉMERGENCE

Loin des grands noms de l'art contemporain, ces lieux favorisent l'émergence artistique sous toutes ses formes. Outre quelques galeries, bourses ou centres d'art audacieux, c'est dans ces lieux hybrides que de jeunes artistes, sortis d'école ou à peine, donnent à voir leur production – sans attendre la consécration officielle de l'institution. Par l'accès à ces lieux, la jeune création court-circuite le *cursus honorum* usuel de l'art et le proclame : une urgence d'espaces pour créer et montrer. L'injonction première est souvent économique : comment sortir de la précarité individuelle par la mise en commun et la mutualisation de ressources et d'outils de production. Charles Ambrosino, historien et urbaniste, spécialiste des *artist-run-spaces*¹ rejoint cette explication : « *L'artist-run-space* c'est une économie précaire, une économie de l'art, ou des individus gagnent à travailler ensemble plutôt qu'en concurrence pour pouvoir d'une part avoir des locaux, de l'autre montrer leurs œuvres. »

De cette convergence des luttes d'artistes précaires partageant machines, ateliers et, bien souvent, gîte et couvert sous les auspices d'une bohème contemporaine, naissent des formes nouvelles, en marge des institutions, faisant de ces lieux des laboratoires recherche & développement de la

création, forcés qu'ils sont de trouver des réponses – oserait-on « agiles », « résilientes » voire « disruptives » ? – à des besoins concrets. C'est ce qu'avance Pierre Gaignard, figure de l'*artist-run-space* Wonder/Liebert à Bagnolet (depuis relogé à Nanterre) : « Le collectif est comme un moteur, chaque membre est une pièce indispensable à son fonctionnement. C'est une corrélation huileuse et organique dont la complémentarité met au jour des questionnements propres à la pratique contemporaine de l'art. Et on connaît bien toutes les difficultés de l'institution à comprendre les besoins des jeunes artistes. Alors quoi de mieux qu'un lieu pour les artistes, gérés par ces mêmes artistes ? Cette autonomie est essentielle à la bonne santé du groupe. Et puis de toute façon, il faut être clair, si le Wonder n'est plus un outil de survivance, alors, il n'aura plus aucune raison d'exister. » L'on comprend mieux la maxime en poussant les portes de cet ancien immeuble de bureaux tenu par de jeunes plasticiens, graphistes, artisans et performers partageant gîte, couverts et machines (presses de sérigraphie, atelier bois et métal) selon les principes de l'auto-gestion, de l'entraide et de la mutualisation.

Cette grande liberté à l'égard du système ne doit pourtant pas s'entendre comme un jeu exclusivement hors-système, étanche à toute porosité avec l'institution. Au contraire, ces lieux tissent avec elle un dialogue fécond, faisant à mesure évoluer les modèles et positions de chacun. « Il n'y a aucune contradiction entre le fait que le Wonder cherche à inventer son propre langage et le fait que certains d'entre nous travaillent avec les institutions. Le In et le Off ont besoin de l'un et de l'autre pour se nourrir. Nous, on est carrément au centre de la production alternative où les choses existent fébrilement et poétiquement. Quand il ne reste que des certitudes à la machine mainstream. » reformule Pierre Gaignard, rejoint par Nelson Pernisco, cofondateur du lieu, qui souligne cet affranchissement des contraintes à l'œuvre : « On tente de toujours garder un coup d'avance sur la liberté que nous laisse ce type de lieu. Nous ne sommes freinés ni par le marché, ni par l'État, la mairie, ou les promoteurs avec qui l'on travaille. On ne doit rendre de compte à personne. Ce qui nous donne la chance de nous tromper, de nous rater, de faire des flops. »

Lieux d'émergence artistique et culturelle, les tiers-lieux sont également marqués par l'émergence d'un public plus jeune, partageant souvent la même précarité (statut, revenus, mobilité) que les artistes dont l'on vient découvrir les œuvres. Frugalité, solidarité, accessibilité (le prix libre est systématisé dans de nombreux lieux hybrides parisiens, quand d'autres imaginent des tarifs dynamiques pour que le pouvoir d'achat ne soit pas une donnée dans l'accès au lieu) sont les principes directeurs d'une communauté artistes/publics qui se construit au long cours sur le mode affinitaire. Convergence des luttes ?

¹ « *Artist-run space* ou encore *artist-led space* : des artistes se regroupent pour gérer eux-mêmes un lieu d'exposition, une salle de spectacle, une librairie, des archives, ou autre chose. » Définition donnée par Christian Besson in *Artist-Run Spaces, des lieux inventés par les artistes pour les artistes*, Nice, Villa Arson - La Station - La Strada, 2016. (n.d.éd.)

ESPACES DE COMMUNS ?

Laboratoires, ces lieux le sont également par l'expérimentation de nouvelles formes d'organisation dont certaines sont à l'avant-garde des réflexions sur le futur du travail comme de la notion de droit d'auteur. Parmi elles, une gouvernance horizontale, la circulation de ressources et de savoir-faire et une réflexion sur les communs. Au-delà d'une refonte de nos réflexes issus d'une économie néo-libérale, ils misent sur l'expérimentation, l'itération constante, les communs comme mode d'organisation et d'interaction au sein d'un collectif devenu écosystème, mixant là encore des individus au statuts très divers (artisans/artistes, entrepreneurs/acteurs culturels, professionnels/amateurs, indépendants/travailleurs associatifs/collectifs d'artistes ou de curateurs).

De là découlent, de manière la plus souvent informelle et organique, échanges, dialogue et bien souvent projets en commun et mutualisation des espaces de production et des machines. C'est le cas de DOC!, squat et *artist-run-space* du nord-est parisien niché dans un ancien lycée technique dont les machines ont été remises en état de marche par les artistes du collectif pour ouvrir des ateliers bois / métal ouverts aux résidents et aux voisins du quartier, ainsi que du Wonder/Liebert à Bagnole, où le travail au jour le jour sur les mêmes outils de production mène à des projets communs (expositions, événements, publications) voire à des œuvres collectives qui dynamisent l'usage classique de la propriété intellectuelle. De quoi inspirer de belles métaphores à Nelson Pernisco : « Pour bien comprendre le Wonder, il faut imaginer un moteur thermique. Chacun des membres du collectif est une pièce détachée, une initiative d'autonomie. Le bâtiment, c'est le carénage. S'il manque une bougie ou un piston, le moteur ne démarre pas. Mécanique et organique, c'est un principe d'autocorrélation : si toutes les pièces du moteur interagissent ensemble, le moteur fonctionne. » Le tiers-lieu culturel expérimente ainsi les communs au plus près de la réalité de terrain. Et il invente des communautés de travail sur le mode du réticulaire : collaboration au projet, mutualisation, géométries variables dans le collectif (statuts, rôles, postures) préservant l'individualité artistique de chacun au sein d'organisations horizontales.

FAIRE TOMBER LES MURS

Ces lieux tiers (hors des typologies usuelles de l'espace domestique ou professionnel et des hiérarchies sociales qu'elles intègrent) œuvrent à faire tomber les murs entre disciplines et favorisent une dynamique de décloisonnement. Tout y est poreux, hybride, labile ou versatile, les choses s'y mêlent et s'y transforment, en fonction des usages, des temps, des publics. Aux antipodes des logiques de *cluster* de l'aménagement urbain, ces lieux célèbrent le transdisciplinaire à chaque étage : tatouage, cuisine, sérigraphie et installations au Wonder, spectacle vivant, post-production vidéo, art plastique et photo à DOC!. En résulte une création métissée et composite, qui

hybride tant les formes que les usages et les publics. Il n'y a qu'à se perdre un jeudi soir dans le labyrinthe de Mains d'Œuvres (lieu de culture hybride de la génération des lieux intermédiaires, tiers-lieu culturel bien avant l'heure, depuis expulsé de ses locaux par la municipalité au terme de 20 années de présence sur le territoire) à Saint-Ouen pour comprendre, entre apéro des voisins, fête des résidents, spectacle de danse à l'étage et écho des répétitions en sous-sol, l'ébullition constante d'une création sans limite ni garde-fous.

Conséquence première : des publics qui se croisent et osent la curiosité, permise par ces lieux versatiles qui s'emparent de la fête et du ludique pour suggérer des formes conviviales d'accès à la culture, fermant (parfois) le bec à Bourdieu. « Dans un lieu, il y a plusieurs temporalités, c'est comme un théâtre, il ne se joue jamais la même pièce d'un jour à l'autre », énonce Olivier Le Gal, co-fondateur de la Station-Gare des Mines, tiers-lieu dédié à l'expérimentation sonore et musicale dans le 18^e arrondissement parisien qui abrite sur le site d'une ancienne gare à charbon appartenant à la SNCF une webradio scrutant la scène musicale émergente, un fab lab dédié à la conception d'instruments de musique DIY en Licence Creative Commons, un atelier de scénographes-designers ainsi que des résidences artistiques (littérature, arts visuels, art sonore) et une scène de diffusion musicale prisée de la scène émergente rock et techno.

Dans la continuité de cette quête de mixité, l'ouverture vers le dehors – hors de l'entre-soi artistique d'une ville : « Il ne s'agit pas de faire que tous les projets artistiques s'adressent au grand public mais il est important, dans un projet qui se veut citoyen, d'avoir un certain nombre de propositions qui s'adressent à d'autres que la petite famille de la création. L'idée est d'ouvrir le projet à d'autres, ce qui l'enrichit », reprend Olivier. Un discours qui frotte néanmoins avec la réalité, ces lieux peinant comme d'autres institutions culturelles plus classiques à développer une offre à destination de larges pans de publics locaux, que ce soit les populations issues de l'immigration ou les publics plus populaires, à défaut d'une programmation accessible, de canaux de communication pertinents ou à cause de la lisibilité réduite de projets culturels ayant fait du foisonnement, du croisement et de la mutation constante leurs principes directeurs. Fête des formes, fête des matériaux, fête du métissage et du décloisonnement, mais pas fête pour tous.

Certains lieux, plutôt que d'orienter une offre vers un public qui serait « à conquérir » (selon le réflexe pavlovien, hérité en France de Malraux, des institutions culturelles) choisissent d'impliquer la communauté locale au sein du processus créatif. Il n'y a plus médiation mais faire ensemble explique ainsi Pierre Gagnard à propos du Wonder/Liebert, où les expositions tirent profit

de la proximité de ferrailleurs et d'un gérant de casse automobile acquis à l'univers esthétique du collectif. Le voisinage devient pour certains source première d'inspiration en des lieux en dialogue avec la périphérie urbaine : « Le quartier est devenu une source de questionnement et d'inspiration qui nous stimule quotidiennement. On se sent plus proche des formes générées par la rue que par les super-productions des grosses galeries parisiennes. »

L'ARTISTE À L'ŒUVRE

Ces lieux génèrent également une appréhension neuve de l'artiste et de son œuvre. Et en premier lieu parce qu'ils sortent l'artiste de l'isolement créatif pour l'immerger dans le grand bain du collectif. Et comme chacun a son rythme et ses échéances, ses recherches en cours et manières de travailler, des œuvres finies côtoient des esquisses, des prototypes croisent des répétitions. Pour le curieux qui vient découvrir une exposition, la surprise n'est plus qu'à quelques portes de la galerie. Comme à DOC!, au face à face avec l'œuvre exposée succède la découverte de l'atelier, la rencontre de l'artiste, la plongée dans un univers plastique en train de se faire. La coprésence des activités de création, de production et de diffusion dans un même lieu invite à considérer l'œuvre, loin d'un objet fini, comme un processus, et la démarche de l'artiste, non plus comme la production d'une série de pièces successives mais comme un monde en constante reconfiguration. Pris dans une énergie commune, l'artiste est quant à lui engagé dans une dialectique constante entre la préservation de sa singularité d'auteur, et sa condition de membre d'une aventure collective. Sa posture d'auteur est questionnée en permanence. Certains lieux, comme DOC! (Paris) ou le 6b (Saint-Denis) enjoignent, par la signature d'une charte, l'ensemble de leurs résidents à alimenter le projet collectif. À contrario, les membres du Wonder/Liebert doivent tous observer une règle pour prolonger l'aventure : l'obligation absolue de garder une pratique personnelle qui ne soit pas aspirée par l'énergie du lieu. La création à plusieurs appelle l'invention de nouvelles formes, entre mort de l'auteur et naissance d'œuvres composites.

LE WONDERLAND DE L'OPÉRA

Symbole de ce bruissement de formes nouvelles, sans doute le paroxysme d'un mélange réussi entre création, décloisonnement, collectif, communauté, fête et convivialité, le Wonder / Liebert à Bagnolet (aujourd'hui disparu et né à nouveau à Nanterre sous le nom de Wonder/Zénith) consacre l'esthétique commune d'un vivier d'artistes désireux de secouer la forme exposition. Pensées à partir du lieu - une tour de bureaux, un immense parking et une grande halle industrielle rebaptisées « jardin », « terrasse », « périph », « rivière »... - ces « opéras » réinventent l'exposition, non plus comme disposition spatiale mais dramaturgie temporelle. La narration devient pour les artistes du Wonder/Liebert un nouveau levier d'invention : « On ne voulait

pas enfermer les choses dans une intention curatoriale trop stricte, laisser les artistes du collectif proposer ce qu'ils entendaient dans un tout cohérent et collectif. Au-delà des pièces on voulait de la musique, des performances, de la bouffe, qui refléterait la diversité des disciplines pratiquées ici. On a commencé à faire des filages, écrire dans le temps nos expos » explique Nelson Pernisco, désireux d'intégrer le public au cœur du dispositif et son « émulsion générale ».

Entre dégustation d'œuvres organiques, séances de voyeurisme devant un rituel BDSM, pogos désarticulés, karaokés métal, trajectoires automobiles sur un parking devenu circuit ou performance live mixant musique expérimentale et VJ² stroboscopique, le public est baladé d'une extrémité à l'autre d'un lieu devenu terrain de jeu grandeur nature où le moindre micro-événement est perçu comme mise en scène, et vice-versa. L'exposition, pensée comme une suite de saynettes, fonctionne comme une totalité « prenant en otage le spectateur » au sein d'une expérience tant individuelle que collective combinant ressorts plastiques, festifs et émotionnels. « Quand on fait un événement, on fait œuvre commune. On a tous envie de vivre quelque chose par cette œuvre, et de faire vivre aux gens une expérience » explique Nelson, qui continue : « ce n'est pas une réflexion sur la mort de l'auteur, c'est juste que cette notion passe au second plan chez nous. »

AMBIANCES : L'ÉTAT GAZEUX DE LA FÊTE

Avec son essai *L'Art à l'état gazeux. Essai sur le triomphe de l'esthétique* publié en 2003³, le philosophe Yves Michaud évoque un paradigme d'esthétisation du monde qui rompt avec l'œuvre comme objet physique dans la tradition de l'histoire de l'art. L'art contemporain s'évapore par le biais d'installations et de performances, il vise à produire des effets et se place sous le régime de l'expérience. L'essai est un pavé dans la grande mare de l'art contemporain. Neuf ans plus tard, Michaud persiste et signe avec *Ibiza mon amour*⁴. *Enquête sur l'industrialisation du plaisir* et prend cette fois comme objet d'étude la fête, médium qui consacre l'expérience comme modalité ultime de notre rapport au monde, et par-là, à l'art. L'art, comme la fête est expérience, ambiance, atmosphère : « ... nous baignons ou nageons dans le bien-être, le plaisir ou le bonheur. C'est vrai au sens propre : nous recherchons le plaisir et le bonheur non pas au fil de listes de biens à acquérir et à consommer (...) mais au sein

² Note de l'éditeur : Le VJ est à la vidéo et à l'audio ce que le DJ est à l'audio. Concrètement, il s'agit de gérer deux pistes audio et vidéo en parallèle et de mixer à son gré entre ces sources. Les applications potentielles sont variées : animations vidéo de soirée, et de concert, performances live, présentations, etc.

³ Yves Michaud, *L'art à l'état gazeux. Essai sur le triomphe de l'esthétique*, Paris, Stock, 2003.

⁴ Yves Michaud, *Ibiza mon amour - Enquête sur l'industrialisation du plaisir*, Paris, Nil éditions, 2012,

d'expériences à l'intérieur desquelles nous vivons comme dans des bulles ou, mieux, baignons dans un liquide. De là l'importance des sons, des odeurs, des atmosphères lumineuses et sonores, des "ambiances" et des environnements – et de toutes les techniques pour les mettre en forme, pour les "designer" (design sonore, design olfactif, design d'ambiance, design environnemental)». Au royaume des ambiances et du tout design, le rapport à la création n'est plus à la contemplation d'une œuvre finie (objet potentiellement valorisable sur le marché de l'art) mais se range du côté d'une dimension expérientielle de la culture. Un parallèle est à trouver lorsque la fête et son atmosphère conviviale devient l'un des médium de la rencontre des œuvres et du publics dans certains lieux hybrides avec, comme principal corollaire, le caractère partagé et collective d'une œuvre que l'on expérimente à plusieurs, et qui reconfigure aussi la posture d'un spectateur devenu actif, composante essentielle de la fête des formes et des ambiances qui s'y joue.

FÊTE & SOCIABILITÉS ALTERNATIVES

La fête est indissociable des lieux dans lesquels elle se déploie. *Warehouses*, friches, clubs, caves : autant de lieux et de temps tiers : de configurations sociales alternatives émergeant en creux des hiérarchies traditionnelles (celles du travail et de l'espace domestique pour reprendre la définition que donne Ray Oldenburg du tiers-lieu). La fête, au travers des sociabilités qu'engendre le *dancefloor*, est un espace de réflexion de configurations sociales alternatives. Elle participe à une reconfiguration de réflexes sociaux diurnes au prisme de la disponibilité, la bienveillance, la tolérance, la fluidité tant en s'inscrivant dans une logique communautaire.

Espace-temps de redéfinition d'une posture à l'autre ainsi que d'une posture à soi, la fête est un espace fertile en sociabilités alternatives, et est en cela foncièrement politique. Rousseau le notait déjà dans sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1758) : la fête a le potentiel de l'engagement, un devenir acteur du spectateur. « Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, et vous aurez une fête. Faites mieux encore : donnez les spectateurs en spectacle ; rendez-les acteurs eux-mêmes ». Le philosophe Michaël Foessel relit Rousseau dans *La Nuit. Vivre sans témoin*⁵ au travers d'une idée de la fête comme temps de la suspension du jugement et du mécanisme cognitif de comparaison. « L'obscurité égalise les hommes en les rendant pauvres en perceptions claires et distinctes. Ce faisant, elle dépouille les yeux du pouvoir de juger en même temps qu'elle ôte des cœurs le désir de se faire paraître à son avantage exclusif. Il faut partir du dénuement des corps dans la nuit pour comprendre qu'elle favorise des expériences où les hommes sont en situation d'égalité. »

⁵ Michaël Foessel, *La Nuit. Vivre sans témoin*, Paris, Ed. Autrement, 2018

De là, la fête est par essence politique, potentiellement utopiste. Ainsi la fête offre-t-elle du moins le potentiel de sociabilités alternatives, dans l'espace-temps qu'elle consacre, et des réagencements du corps social en creux des lois du jour. Elle suggère des modalités nouvelles d'être-ensemble et vivre-ensemble (vocables si éprouvés aujourd'hui que l'on n'ose même plus les écrire) ou, pour le dire autrement, cultive un ferment communautaire. La fête comme antichambre du progrès social ? La formule est séductrice, et il faudrait savoir fouiller l'intuition avant de céder aux sirènes du slogan. Reconnaissons du moins, à la suite du plasticien Nelson Pernisco, que la fête est une autre échelle du possible : « Dans la fête, il y a des choses réalisables à ton échelle que tu n'arrives pas à réaliser à l'échelle de la société. »

FÊTE & SAFE SPACES

Espace-temps de déconstruction et de reformulation de formes culturelles éprouvées, à l'instar du Wonder/Liebert avec le médium exposition, modalité de décroisement de la production artistique et d'amenuisement de la frontière symbolique à l'offre culturelle, la fête joue aussi et surtout dans ces lieux tiers une fonction politique en ce qu'elle facilite la fédération de communautés soudées autour d'un courant artistique (les chapelles musicales des années 1990/2000), d'une identité sociale ou sexuelle marginalisée. Communautés queer, LGBTQI+, féministes ou trans-féministes accèdent ainsi à des espaces-temps où elles réinventent leur propres modes d'être en collectif, contribuent aux savoirs communautaires, et font corps visibles et discours dans des espaces *safe*.

Issue des luttes pour les droits civiques, et notamment les mouvements LGBT et féministes, la notion de *safe space* est construite autour de l'idée d'un espace réparateur, une zone neutre permettant aux personnes marginalisées de se réunir. Les *safe spaces* consacrent des communautés depuis la marge, et se font les chambres d'échos des revendications de minorités, souvent invisibilisées et rendues inaudibles. Ils se fondent sur le vœu d'une certaine étanchéité – les *safe spaces* sont avant tout des refuges, des parenthèses salvatrices en creux du quotidien – face au monde, et se définissent par l'édiction de règles propres, permettant d'organiser des micro-sociétés. Les *safe spaces* en tant qu'utopies réalisées permettent l'accès au discours et à la reconnaissance pour un certain nombre de communautés mises à la marge du système, ils sont des espaces d'*empowerment*.

Dans la fête contemporaine, la notion est réinvestie par un certain nombre de collectifs queer et/ou féministes œuvrant à créer des espaces positifs et sûrs pour le cœur du public, que ce soit en créant des zones exclusives au sein d'un événement, ou en filtrant les entrées pour permettre à la soirée de s'épanouir dans l'atmosphère propice, protégeant le fragile équilibre permis par la *safe*

zone. Ces zones de confort pour toutes et tous peuvent être encouragées par des chartes rappelant aux utilisateurs la politique inclusive du lieu, ou par le *brief* du staff mais également au travers de la prise en charge, par la communauté festive, du collectif et des comportements qui en émanent.

La fête contribue ainsi, au prisme de la sensibilisation (chartes, stands, workshops, conférences, table-rondes) à faire du *dancefloor* un cheval de Troie vers des mutations sociétales plus larges. C'est parier sur son potentiel de diffusion. De nombreux lieux, tels que La Mutinerie à Paris, ou dans une moindre mesure La Station - Gare des Mines garantissent ainsi à des minorités un accès à des plateformes d'expression, de revendication, et d'encapacitation et jouent le rôle d'interface entre l'underground communautaire et le *mainstream*, condition d'inclusivité progressive. La fête, l'ultime *tierce* du tiers-lieu.

SOURCES ET RESSOURCES

CHAPITRE 8

Michaël Foessel, *La Nuit. Vivre sans témoin*, Paris, Ed. Autrement, 2018

Yves Michaud, *L'art à l'état gazeux. Essai sur le triomphe de l'esthétique*, Paris, Stock, 2003

Yves Michaud, *Ibiza mon amour. Enquête sur l'industrialisation du plaisir*, Paris, Nil éditions, 2012

LIEUX CITÉS

Friche Belle de Mai

12 rue François Simon
13003 Marseille
<http://www.lafriche.org/fr/>

Confort Moderne

185 rue du Faubourg du Pont-Neuf,
86000 Poitiers
<https://www.confort-moderne.fr/fr/>

Wonder/Liebert

167-169, avenue Pablo Picasso
92000 Nanterre
<https://lewonder.com/>

Doc !

26 Rue du Dr Potain
75019 Paris,
<https://doc.work/>

Mains d'œuvre

1 Rue Charles Garnier
93400 Saint-Ouen,
<https://www.mainsdoeuvres.org/>

Station Gare-des-Mines

23 Avenue de la Porte d'Aubervilliers
75019 Paris
<https://lastation.paris/>

Le 6B

6-10 quai de Seine
93200 Saint-Denis
<http://www.le6b.fr/>

La Mutinerie

176 - 178 rue Saint Martin
75003 Paris
<http://lamutinerie.eu/>



Philosophe et politologue de formation, Mathieu Bietlot a lancé en 2019 l'activité Smart, « Mise en mots permanente », pour mettre sa plume et son expérience associative au service de projets sociopolitiques ou culturels.



Marine Declève est historienne de l'art et urbaniste, doctorante à l'EPFL et chercheuse à l'UCLouvain dans le cadre du programme de recherche interdisciplinaire et interuniversitaire Metrolab Brussels. Ses recherches portent sur l'articulation des espaces du travail artisanal à l'habitat dans la métropole bruxelloise.



Cofondateur du collectif curatorial BLBC (Manchester), Arnaud Idelon travaille auprès de divers tiers-lieux culturels du Grand Paris. Comme journaliste indépendant, il écrit à propos des lieux hybrides de culture et de la scène nocturne comme inspiration pour la création. Ces pratiques nourrissent son travail d'enseignant dans plusieurs universités et écoles supérieures.



Sébastien Paule est directeur du développement pour Smart Il a participé au montage du tiers-lieu Tropisme à Montpellier et a désormais en charge la stratégie espaces de travail partagés pour Smart.



Chloé Salembier est ethnologue et chargée de cours à l'UCLouvain. Elle coordonne la cellule de recherche *Uses&Spaces*. Elle développe des travaux de recherche sur l'Habiter à partir de méthodologies qualitatives. Ces thématiques de recherche actuelles portent sur la précarité, le genre et les Communs.



Diplômée en sciences politiques et droit public en France, Caroline Senez a été consultante en gestion de projets complexes pendant 15 ans avant d'intégrer l'équipe de Smart comme cheffe de projet du Bazaar St-So.



Observateur de longue date de la vie culturelle en Belgique francophone, Carmelo Virone coordonne le programme d'éducation permanente de Smart. Il poursuit en parallèle une activité de critique et d'écrivain.

Dans la même collection

Sergio BOLOGNA, *Le mouvement des freelances : origines, caractéristiques et développement*

COLLECTIF, *Le métier de journaliste. De la précarisation à la recherche de nouveaux moyens d'action*

COLLECTIF, *Formation professionnelle et formateurs en Belgique. Enjeux et perspectives*

COLLECTIF, *Musicien·ne : quelques réalités du métier*

Tatiana DEBROUX, *Petite(s) histoire(s) des artistes en ville*

Jérôme TOUSSAINT, *Pour une extension de la couverture sociale*

Jef VAN LANGENDONCK, *Repenser la sécurité sociale*

Dirk VERVENNE, *Droits d'auteur et liberté d'usage. Deux réflexions*

ESPACES PARTAGÉS, DU TRAVAIL À LA FÊTE

Voici plusieurs années déjà que le développement d'espaces partagés fait partie des enjeux premiers de Smart, en tant que projet propre ou en collaboration avec d'autres structures. En même temps qu'ils incarnent la transformation sociale que porte la coopérative, ces tiers-lieux sont des accélérateurs pour les projets des communautés qu'ils rassemblent. Il était temps pour nous de faire le point sur ces initiatives, en nous appuyant sur des expériences concrètes menées en France et en Belgique et en nous efforçant de varier les angles d'attaque, de manière à appréhender le phénomène dans ses principales dimensions.

Prix de vente : 2 €